

Pa I P1

CAHIERS DES AMIS DE PANAÏT ISTRATI

PUBLICATION TRIMESTRIELLE

MARS
1984

27

30 F

ISSN : 0397-488X

**SPECIAL CENTENAIRE
1884 - 1984**

PANAÏT ISTRATI 1884-1935

BRAÏLA - NICE - VALENCE
1984



**QUAND ISTRATI
PREFACAIT ORWELL !...**



Dépôt Légal
N° 517 C/83

« Dites-moi ce que vous sacrifiez à votre amour et je vous dirai si vous aimez ou non. » Panaït Istrati.

Montage réalisé par Pierre ACCARD

	Pages
Georges Godebert : Le mot du Président	3
Quand Istrati préfaçait Orwell !	4-5
Henri Courbis : In memoriam Alexandre Oprea	5
Christian Golfetto : l'Assemblée générale de Valence	6
Notes critiques. Mircea Jorgulescu : « La passion de l'éthique »	7-8
● Une remarquable analyse des thèmes dominants de l'œuvre d'Istrati du jeune critique littéraire roumain, parue dans la « Roumanie Libre », en juillet 83.	
Dossier « SPECIAL CENTENAIRE »	9-20
● Editorial, Christian GOLFETTO, Georges GODEBERT	9
● Biographie	10 à 12
● Extraits de l'œuvre	13 à 15
● Témoignages	16 à 17
● Programme des principales manifestations	18 à 20
Un paysan du Danube. Une heure avec Panaït Istrati (2^e partie)	21 à 23
● Suite et fin du premier entretien de Panaït Istrati avec Frédéric Lefèvre, publié le 1 ^{er} octobre 1927 dans les « Nouvelles Littéraires ».	
Les œuvres de nos amis	24-25
Echos	26
Bibliographie	27

« ... le sens de ma vie est de promener la parole d'amour entre la chaumière des humbles avides de justice et le temple des géants à la pensée généreuse. »

Panaït ISTRATI.
« Pour avoir aimé la terre », 1930.

« ... Seul, le rêve existe, seuls, nos désirs comptent. C'est faire confiance à la vie, que se mesurer avec l'impossible. »

Panaït ISTRATI.
« Pour avoir aimé la terre », 1930.



Le mot du Président

Chères amies, chers amis,

Quelques mots pour préfacer ce « Spécial CENTENAIRE » et vous dire notre joie, notre émotion d'avoir pu mettre sur pied, avec l'aide de concours désintéressés, un véritable programme, cohérent et éclectique de fêtes, de manifestations destinées à rendre hommage à Panaït et à faire mieux connaître son Œuvre fraternelle, généreuse, prophétique (n'ayons pas peur des mots) et sa Vie passionnée, tumultueuse parce qu'au service des pauvres, de tous les déshérités du monde (balkanique et méditerranéen). Ce sont toujours les hommes libres et révoltés contre l'injustice qui « font scandale ».

Donc, dans 3 semaines à VALENCE (ville symbole comme Braïla — chère à Marcel MERMOZ qui fit tant pour faire renaître notre Association et les Cahiers), ouverture au « Centre de Recherche et d'Action Culturelle » (C.R.A.C.), les vendredi 13 et samedi 14 avril des « Journées d'animation » en présence de Madame Margareta ISTRATI, veuve de l'écrivain, d'Alexandre TALEX, son fidèle compagnon et biographe, et de nombreux amis de la Drôme et de la vallée du Rhône (projections de films, évocations, signatures de livres, débats publics, lectures, etc.).

Puis dans un mois, à la Bibliothèque Universitaire de NICE, du 26 au 28 avril 1984, Colloque international sur le thème « Panaït ISTRATI, notre contemporain », « Humanisme et modernité », organisé avec le concours de la Section de littérature comparée de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de l'Université (sous la reponsabilité littéraire d'André DASPRE).

Avec la participation d'écrivains, de poètes, d'universitaires, de chercheurs, d'étudiants, de journalistes et de sympathisants.

Nous voulons, en effet, que ce Colloque soit ouvert et accessible à tous publics, sans exclusive.

L'Union des Ecrivains de ROUMANIE, le Comité de la Culture et l'Ambassade de la République Socialiste de Roumanie seront notamment représentés par des personnalités et des spécialistes éminents.

D'autres manifestations (le vernissage de l'Exposition « Pour avoir aimé la Terre », don du Musée de la Littérature Roumaine ainsi que des projections-débats des films de Henri COLPI et Louis DAQUIN à la Maison des Jeunes et de la Culture de MAGNAN sont d'ores et déjà prévues à NICE) — auront lieu à PARIS, au MANS et aussi dans les ruines du château médiéval de CLUIS-DESSOUS dans l'INDRE (du 10 au 20 août, spectacle dramatisé sur « les chardons du Baragan » réalisé par François JOXE et l'Association Nationale pour le Livre Vivant, A.N.A.L.I.V.).

Un événement littéraire : la publication dans la collection blanche de GALLIMARD de « Pages autobiographiques » inédites d'ISTRATI présentées par Alexandre TALEX. Et aussi la parution de numéros spéciaux dans des revues françaises et étrangères (pour mémoire citons le remarquable double-numéro de l'ARC, déjà publié et indispensable à tout chercheur).

Notons aussi l'effort exceptionnel du Programme FRANCE-CULTURE qui, de mai à décembre 1984, consacrera plusieurs émissions à la présentation d'évocations ou d'adaptations d'Œuvres de Panaït dont « COSMA » de Roger GRENIER et « Kyra Kyralina »⁽¹⁾ de Stéphane FRONTES.

Le présent numéro contient tous les renseignements essentiels et pratiques sur ces divers événements de FRANCE mais aussi de ROUMANIE.

Un mot encore : nous espérons beaucoup que nos amis journalistes de tous horizons culturels voudront bien, par leur présence, ou par des articles avisés, rafraîchir la mémoire de tous ceux qui, volontairement ou non, ont oublié l'œuvre d'« un des plus grands conteurs du siècle⁽²⁾ ».

D'avance, merci à tous ceux qui voudront bien nous aider, d'une façon ou d'une autre.

Georges GODEBERT

(1) « Kyra Kyralina » a été éditée pour la première fois en 1924, il y a 60 ans et sa parution fut un événement littéraire considérable. Traduit en 14 langues.

(2) André DHÔTEL.



VOIR PROGRAMME DETAILLE PAGES SUIVANTES

AUX ADHERENTS : Prière d'adresser, dès que possible, le montant de votre cotisation 84 (et 83 pour les retardataires) à notre trésorier Pierre ACCARD (90, rue Pierre Joigneaux, 92270 Bois Colombes).

PRÉFACE DE PANAÏT ISTRATI A « LA VACHE ENRAGÉE » DE GEORGE ORWELL

« La grandeur de la belle personnalité humaine ne se mesure pas avec l'aune de l'art » affirme Istrati dans sa préface. Nous en sommes convaincus. D'autant que ceux qui participent à l'étalonnage n'ont pas toujours en mémoire ce que l'Art doit à la grandeur de certaines personnalités...

C'est ainsi, il y a cinquante ans, c'est Istrati qui préfaçait Orwell... Orwell ? Un nom connu aujourd'hui... On aimerait bien que celui d'Istrati le fût autant...

C.G.

Je ne sais pas quel est le genre des romans qu'écrit habituellement George Orwell, mais « La Vache Enragée » est une œuvre rarissime à notre époque, principalement par la pureté de sa facture, je veux dire par l'absence totale de phraséologie littéraire. Dans ce livre, on ne trouvera pas une seule page de ce qu'on est convenu d'appeler, d'une manière péjorative, « littérature ». Et, cela, on peut le considérer comme un record de la part de cet écrivain, en même temps que comme une grande chance pour son lecteur.

A première vue, « La Vache Enragée » peut sembler n'être qu'un simple reportage, « un journal de voyage », comme le dit l'auteur lui-même. Ce livre est pourtant tout autre chose. Car il n'existe pas un journal de voyage qui puisse conserver pendant deux cent quatre-vingt-six pages, ce naturel, cette simplicité, cette puissance qui consiste à ne montrer que le fait, le geste, la réalité brutale et dépourvue de toute niaiserie descriptive ou constructive, sans jamais, jamais, tomber dans la monotonie.

Il eût cependant été normal que George Orwell se laissât séduire par ce qui fit jadis la gloire de Gorki, son devancier dans le genre : la création de grandes figures, type *Kanavalov* ; car, à son exemple, le monde d'Orwell est celui des chemineaux, que j'ai peu connu, le bassin de la Méditerranée, mon domaine, étant trop riche de soleil et de déchets nutritifs pour obliger le vagabond de courir comme un fou à la recherche d'un abri et d'un morceau de pain.

Bozo, par exemple, que je considère comme la figure la plus lumineuse de toutes celles qui fourmillent dans ce livre, se fût merveilleusement prêté à la haute création littéraire, et c'est dommage que George Orwell n'ait pas tenté d'en faire un type.

Seulement, ce qui fait la grandeur de cette « haute création littéraire », fait également sa misère. En effet, Gorki a épuisé le sujet, a détruit tous les ponts derrière lui. Dans le genre du vagabond-penseur, nul ne l'égalera de nos jours. Il restera le maître sans école. C'est pourquoi je me suis gardé moi-même de le suivre sur ce terrain, malgré l'abondance de belles figures de parias du destin que j'ai réellement rencontrées sur mes routes. Et, lorsque je m'y suis essayé, cela ne m'a pas réussi. Le colosse russe avait tout dit là-dessus pour au moins un siècle¹.

Cependant, le voyou à forte personnalité existe. Vagabond aimable ou fripouille dangereuse, s'il ne s'est pas toujours appelé Villon ou Gorki, ni même *Kanavalov*, faute de créateur, il n'en est pas moins une magnifique réalité.

Le grand romancier hollandais A.M. de Jong a rencontré l'un de ceux-là. C'était un authentique voleur, qui lui écrivit un jour de sa prison. C'est là que Jong alla le cueillir ; il fit la preuve que ce vagabond était un vrai poète et même un brave homme. Et, depuis, celui-

ci parcourt la Hollande en racontant sa vie dans des conférences très écoutées. Je ne me souviens plus, en ce moment, de son nom ni du titre de son recueil de poèmes, mais j'y reviendrai quelque jour.

Moi-même, l'année dernière, j'ai découvert le Roumain Petre Bellu. Son livre, « La Défense à la parole », que j'ai préfacé, s'est vendu à soixante-cinq mille exemplaires, malgré ses tares flagrantes.

Où est-il dit, en effet, qu'un homme n'est grand que lorsqu'il écrit ou peint magnifiquement ? La grandeur de la belle personnalité humaine ne se mesure pas avec l'aune de l'art. Je pourrais même soutenir la thèse contraire, et chacun de nous a peut-être eu le bonheur de connaître et d'aimer des hommes d'une valeur morale, d'une originalité de caractère, d'une profondeur d'esprit rarement égalables. Et, naturellement, il arrive que nombre de ces êtres-là sombrent dans l'océan de notre injustice sociale.

Je ne demande pas : qui les sauvera de leur détresse ? Je demande : qui, au moins, nous les montrera, et surtout, par quel moyen ?

Pour le génie de Gorki, ce ne fut qu'un jeu de nous révéler cette nouveauté dans une forme impeccable. Mais, je l'ai dit, ce chemin-là est fermé, même pour Gorki. Depuis la guerre, la littérature est vraiment devenue « de la littérature ». Qui est sincère s'en apercevra pour son compte, à des dépens. Presque tout devient illisible. Et, en dépit de la production et de la consommation toujours croissantes, le mépris de la « littérature » est universel aujourd'hui, chez ceux qui écrivent bien plus que chez ceux qui lisent. Pour ma part, j'avoue que mon âme d'écrivain n'est plus celle d'il y a dix ans. Je me rends compte que cet art n'est qu'une profession qui n'a point de noblesse, que notre verbe est faux et que la sincérité de l'émotion artistique se trouve rarement dans les livres de ce temps.

George Orwell semble tourner la difficulté en se passant de l'émotion artistique. Il écrit sans façons. Il ne décrit rien, ou peu, ne pérore jamais, évite le détail le plus inévitable, ne s'emballé devant aucun cas et glisse sur les moments les plus propres à devenir du grand art, mais aussi de la « littérature ». Et pourtant, d'un bout à l'autre sa « Vache Enragée » se lit comme le roman le plus passionnant et de la plus rare qualité artistique.

Est-ce parce que tout y est vécu ? Mais le « vécu » aussi nous le camelotons. Nous abîmons les plus beaux moments de notre « vécu » en voulant en faire de l'art. Nous ne nous contentons pas de ce qui est grand sans phrases, du fait nu. Nous suivons les chemins battus de la grandiloquence littéraire et nous tombons dans le pharisaïsme artistique. Le naturel, le beau naturel qui fait toute la valeur de l'existence, nous le chassons de notre cœur en courant après son ombre.

C'est le naturel qui est tout le miracle de ce livre. Nous suivons Orwell, comme si nous étions ses compagnons, dans cette atroce vie des bas-fonds de Paris et surtout de Londres, qu'il nous montre, en la partageant. Ici, personne ne pose, ni lui, ni nous. Point de ces fantoches que sont, l'un en face de l'autre, l'écrivain et son lecteur, et, devant tous deux, les personnages du roman moderne. Point de conventionalisme, point de mélodrame. Pas même du dramatique littéraire. Nous vivons, tous, dans ce livre, sans trop souffrir, sans trop nous révolter, quoique tout y soit épouvantable souffrance et sainte révolte.

Comment Orwell a-t-il fait pour établir cet équilibre ? Ainsi qu'il le dit encore lui-même, « c'est une bien banale histoire ». Et facile à tourner en mélodrame. Sujet archi-connu, divinement illustré parfois, très exploité toujours. Il m'est familier, sauf pour ce qui est de ces horribles asiles de nuit anglais que, Dieu merci, mon Orient ignore, sans toutefois s'en porter

plus mal. J'ai été plongeur en Egypte et en Suisse, pas à Paris ; mais dans cette ville, à laquelle je dois tant, je n'en ai pas moins mangé ma part de « vache enragée ». J'ai hanté, moi aussi, des rues « du Coq d'or » à Belleville, aux Batignolles et dans la banlieue.

Je n'oserais pourtant jamais raconter mes aventures tout au long d'un aussi gros livre que celui que George Orwell a écrit, comme on boit un verre d'eau. Il y a plus : « La Vache Enragée » est une œuvre qui nous fait penser, méditer sur les tristesses de l'existence, comme un roman de Balzac, mais sans vous faire avaler ce que Balzac a de fastidieux.

L'art littéraire retrouvera ce naturel-là, ou bien il mourra pour longtemps.

Panaït ISTRATI.

Bucarest, mars 1935.

(1) Et c'est cet art unique dans la littérature universelle que l'Académie Suédoise, probablement pour des motifs politiques, n'a pas jugé bon de couronner ! Pourtant, des œuvres furieusement bolchévisantes du Gorki actuel, que restera-t-il dix ans après sa mort ? P.I.



In memoriam Alexandre OPREA



Le N° 26 de nos « Cahiers » était déjà à l'impression quand nous avons appris avec stupeur le décès accidentel de notre ami le Docteur Alexandre OPREA.

Né en 1931, dans une famille paysanne d'Olténie, il débute dans la critique littéraire en 1952.

En 1957, il est diplômé de la Faculté de Philosophie de Bucarest et en 1971, il obtient le titre de Docteur ès Lettres, le thème de sa thèse de doctorat étant « Panaït ISTRATI et la littérature roumaine ».

Panaït ISTRATI devient pour Alexandre OPREA plus qu'un sujet de recherche ; une vraie passion à laquelle il consacre plusieurs années de travail.

En 1957, il publie déjà, dans des revues littéraires ses premières exégèses istratiennes. Sa monographie « Panaït ISTRATI » parue en 1964 (Editions Pentru Literatura) reçoit le prix d'histoire littéraire de l'Union des Ecrivains Roumains. Certaines de ses conclusions sont exposées dans une page du « Journal de Genève » (Panaït ISTRATI ou le retour de l'enfant prodigue) 6-7 novembre 1965.

En 1961, il écrit la préface du volume de contes « Les chardons du Baragan », paru à Budapest (Editions Europe).

Alexandre OPREA travaille également à l'ample édition bilingue des « Œuvres » de Panaït ISTRATI en plusieurs volumes. Il fait éditer le recueil d'articles de Panaït ISTRATI « Pour avoir aimé la Terre » publié dans la presse roumaine et la presse française (1969 Editura Tineretului). Son activité de critique littéraire est intense, partiellement représentée par son ouvrage « Le Mouvement de la prose ». Ses préoccupations dans le domaine de l'histoire littéraire roumaine et universelle ont été prépondérantes. En 1971 paraît son livre « 5 prosateurs illustres - 5 procès littéraires ».

Il devient Directeur du Musée de la Littérature roumaine et de la revue de documents littéraires inédits « Manuscriptum » où il déploiera une grande activité, il se consacre à l'activité didactique universitaire, étant le chef de la chaire de langue et de littérature roumaine de la Faculté de journalisme de Bucarest.

En 1978, lors de notre 1^{er} Colloque, Alexandre OPREA présentait une communication comparative « Istrati et J.-J. Rousseau » (parue dans le N° 23 de nos « Cahiers »).

En 1980, au Colloque de la Sorbonne, il développait dans une nouvelle communication « l'aspect inédit de la correspondance entre Panaït ISTRATI et Romain ROLLAND » et présidait une séance de travail.

Alexandre OPREA fut, dès le début, un ami convaincu et encourageant de notre Association. Déjà en septembre 76, dans le Cahier N° 3 (malheureusement épuisé), Marcel MERMOZ présentait le travail de recherche capital du Dr OPREA sur « le dossier de police de Panaït ISTRATI » qu'il avait découvert dans son pays. Ce document prouvait que Panaït ISTRATI a été surveillé, sans pitié, sans trêve, par la Sigouranza qui le considérait comme un dangereux agitateur. Cette révélation devait puissamment contribuer à laver ISTRATI de certaines accusations et à le replacer dans le courant des écrivains mondiaux.

Lors d'une dernière rencontre, quelques jours seulement avant son décès tragique, Alexandre OPREA avait reçu à Bucarest notre Président G. GODEBERT, et lui avait confié son désir que le Colloque du Centenaire soit une grande réussite d'une haute tenue intellectuelle.

Ceux d'entre nous qui avaient eu le plaisir de le rencontrer, en France ou en Roumanie, avaient été séduits par son accueil chaleureux, sa spontanéité, sa joie de vivre et la parfaite connaissance de notre langue et de la littérature française.

Le Docteur Alexandre OPREA laisse dans nos cœurs le souvenir d'un éminent critique littéraire, d'un istratien lucide et percutant. Son travail de recherche et son action, hélas trop tôt interrompus par le Destin, ont contribué à la connaissance et à l'amitié entre les peuples.

H. COURBIS.

Compte rendu de l'Assemblée Générale des Amis de Panaït Istrati de Valence – Samedi 28 janvier 1984

C'est dans un souci de décentralisation que le Conseil d'Administration de l'Association avait décidé, lors de sa réunion du 26.11.83, de convoquer cette Assemblée Générale à Valence. Une vingtaine de personnes étaient au rendez-vous dont 8 adhérents de la Drôme — ce qui peut être considéré comme un succès si l'on tient compte des 19 pouvoirs qui nous ont été adressés.

C'est notre amie Jacqueline Veinstein qui présida cette Assemblée où nous avons particulièrement apprécié les présences de M^{me} et M. GESNIER, animateurs de la revue « L'ARC ».

Regrettons toutefois les absences de Roger DADOUN et d'André DASPRES — ce dernier excusé — dont les contributions auraient été précieuses, notamment lors de la discussion qui s'est engagée concernant les communications du Colloque de Nice et les priorités qu'il convenait de retenir... Nous avons noté avec satisfaction la présence d'un journaliste du Dauphiné Libéré, le quotidien régional de la vallée du Rhône.

1. Dans son rapport moral et d'activité pour 1983, Georges GODEBERT s'est félicité de ce que les principaux objectifs que nous nous étions assignés ont été atteints :

1.1. Faire lire les œuvres de Panaït Istrati par les jeunes générations. De ce point de vue la parution dans la collection Folio des 4 premiers récits d'Adrien Zograff et notamment le dernier paru en 1983, « Domnita de Snagov », est à considérer comme une étape importante pour la conquête d'un public jeune, ne serait-ce que par le prix modeste des ouvrages (17,50 F).

1.2. Les Cahiers sont régulièrement parus tous les trimestres (N^{os} 23, 24, 25, 26) et l'accueil qui leur a été réservé a été extrêmement positif. Il conviendra cependant d'étudier toute formule qui permettrait d'abaisser leur coût de fabrication.

1.3. Préparation d'une exposition photographique thématique, légère et itinérante centrée sur la vie et l'œuvre d'Istrati. C'est François Xavier BOUCHART qui en assure la réalisation.

1.4 Concernant la recherche d'inédits cela s'est fait surtout en Roumanie et en RFA.

1.5 Enfin, s'agissant du tri et du classement des documents déposés au Fonds Panaït Istrati de la Bibliothèque universitaire, nous n'avons reçu à ce jour aucun inventaire taxinomique qui nous permettrait de conseiller utilement les chercheurs. Rappelons à ce sujet que dans l'esprit de MERMOZ, si la Faculté de Nice était le lieu symbolique où devaient être tout naturellement déposées les archives, l'Association devait tout aussi naturellement en connaître la nomenclature de façon à en faciliter l'accès à tous ses adhérents...

L'Assemblée générale a émis le vœu que M^{lle} BAREA⁽¹⁾ s'emploie à remettre à l'Association un inventaire exhaustif de l'ensemble des documents qui sont actuellement en dépôt au Fonds Panaït ISTRATI.

Notons que Jean-Pierre CLOT, gendre et exécuteur testamentaire de MERMOZ, présent à l'Assemblée Générale, s'est ému de cette situation et envisage d'intervenir pour accélérer le travail de classement.

2 Rapport financier. Pierre ACCARD présente d'abord le bilan financier de l'année 83 dont les recettes se sont élevées à 24 672 F pour des dépenses de 20 000 F. Le coût du Cahier n^o 26 a été facturé en janvier 84 — quant au projet de budget 1984, notre trésorier en souligne le caractère exceptionnel « Tant par les ressources extérieures escomptées que par l'importance des dépenses, dont plus de la moitié concerne la préparation et le déroulement du Colloque ».

Rapport approuvé à l'unanimité.

3. Notre Président, Georges GODEBERT, fait ensuite le point des manifestations du Centenaire sur lesquelles vous

trouverez toutes les informations nécessaires dans le présent Cahier n^o 27.

Une discussion franche et animée s'engagea ensuite à propos des communications qui seront faites lors du Colloque de Nice, et dont la plupart ont d'ores et déjà été annoncées dans les Cahiers ainsi qu'à la presse. Si quelques malentendus ont émergés lors du débat, il convient de rappeler quelques faits et de préciser les critères retenus, à nos amis lecteurs :

- tout le travail d'organisation du Colloque (contacts avec les personnalités et écrivains de renommée mondiale, correspondances multiples avec les ministères et organismes officiels divers, déplacements nombreux, notamment en Roumanie et à ses frais... etc.) a pratiquement été assuré par Georges GODEBERT qui n'a pas toujours trouvé auprès de ses partenaires et notamment la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Nice le soutien initialement escompté...

- L'option retenue pour la présentation des communications et qui fut discutée puis approuvée par les différents partenaires, fut celle de privilégier les communications de personnalités marquantes dont le rayonnement personnel est susceptible de rejaillir positivement sur l'audience de Panaït Istrati.

- Il avait été également convenu en Conseil d'Administration et avec M. DASPRES (réunions d'octobre 83 à Nice) que les membres de l'Association — qui ont eu par ailleurs l'occasion d'apporter leur contribution aux précédents colloques et de s'exprimer dans le cadre des Cahiers et dans la revue « L'ARC » — accepteraient de s'effacer devant les personnalités extérieures à l'Association, se tenant éventuellement en réserve si une défection intervenait.

- Naturellement, il va de soi qu'un membre de l'Association, qui estimerait que la qualité du Colloque serait gravement compromise, si sa communication n'était pas retenue, est parfaitement libre de démissionner...

4. L'Assemblée Générale s'est en outre prononcée pour la parution trimestrielle des Cahiers pendant l'année 84⁽²⁾ (souci de maintenir une certaine continuité durant l'année du Centenaire et bénéfice de la Commission paritaire jusqu'en décembre 84).

Elle a confié mission au Conseil d'Administration de novembre 84 de trancher pour la formule de parution après 84.

L'abonnement aux Cahiers a été fixé à 100 F.

5. L'Assemblée Générale a enfin renouvelé sa confiance au Conseil d'Administration actuel. Jean HORMIERE succède à F.-X. BOUCHART qui souhaitait se retirer pour des raisons personnelles.

L'Assemblée Générale a terminé ses travaux à 19 h et une douzaine de participants se sont retrouvés pour un repas fraternel.

Le Secrétaire,
Christian GOLFETTO.
Valence, 29.01.84.



(1) M^{lle} Monique BAREA, notre amie, conservateur de la Bibliothèque universitaire a toutes les excuses, ayant connu, au cours de l'année 1983, de très graves problèmes familiaux.

(2) Des précisions ont été apportées par Christian GOLFETTO quant aux vocations distinctes — voulues par Marcel MERMOZ — de l'Association des Amis de P. Istrati (rassembler les amis de l'écrivain et susciter un renouveau d'intérêt pour son œuvre, manifestations du Centenaire : rôle d'animation) et la « Fondation P. Istrati » (éditrice des Cahiers et prenant en charge tout ce qui est publications et éditions).

Nous sommes particulièrement heureux de présenter à nos lecteurs l'article de Mircea IORGULESCU, « La Passion de l'éthique »*, paru dans « LA ROUMANIE LIBRE » le 12 juillet 1983, à la suite de la publication de « La vie d'Adrien Zograffi » par les Editions Minerva, deuxième volume des œuvres de Panaït ISTRATI, traduites par lui-même en roumain et annotées par Alexandre TALEX. Nous y avons fait allusion dans la rubrique « Echos » du N° 25 des Cahiers de septembre 83.

Dans l'article présent, Mircea IORGULESCU prolonge la réflexion qu'il avait engagée dans « Ames Libres », article publié dans le même quotidien bucarestois, le 10 janvier 83, lors de la parution du premier volume des œuvres d'Istrati, « Kyra Kyalina », également aux Editions Minerva. Nous avons alors reproduit cet article — traduit par Hélène GULLIERMOND — dans le N° 24 des Cahiers d'avril 83.

En mettant cette fois l'accent sur les valeurs qui guideront la vie d'Adrien Zograffi : « l'éthique au-dessus de tout, le sacrifice de soi pour la liberté et la vérité et la responsabilité de l'individu », Mircea IORGULESCU souligne bien le caractère universel des thèmes abordés, dans son œuvre, par l'écrivain roumain.

Nous ajouterons qu'en cette année du Centenaire de sa naissance, la contribution de Mircea IORGULESCU est d'autant plus pertinente qu'elle se situe exactement dans la perspective du thème retenu pour le Colloque de Nice : « Panaït ISTRATI, notre contemporain » et que par ailleurs, elle rappelle judicieusement, que la mission de l'écrivain telle que l'a conçue et pratiquée Istrati, doit nécessairement s'inscrire au cœur du débat d'idées qui agite son siècle et que son engagement ne peut qu'épouser les grandes causes qui nourrissent l'espérance humaine dans un monde qui a bien besoin du « tumulte du génie » pour briser le tumulte des affrontements ...

Christian GOLFETTO.

* Nous remercions bien vivement Heinrich STIEHLER à qui nous devons la traduction française de cet article.

LA PASSION DE L'ETHIQUE

Adrien Zograffi, le héros personnage-clé de l'œuvre de Panaït Istrati⁽¹⁾, est considéré comme un homme révolté ; l'est-il en fait ? Aujourd'hui, la formule « homme révolté » induit une connotation spécifique, liée à l'essai du même titre (L'Homme révolté, 1951) d'Albert Camus ; et de ce fait cette formule semble inapplicable à l'œuvre d'un écrivain « exotique », « pittoresque » et « sentimental », épithètes habituelles et toujours en cours pour classer Panaït Istrati.

Si l'on renonce par contre aux préjugés traditionnels qui ont poussé comme une mousse touffue autour du tronc de l'œuvre d'Istrati et l'ont parasitée jusqu'à la déformation, on constate parfois avec surprise que la prose du trimardeur de Braïla, du vagabond de génie — ainsi qu'on l'a choyé pour le minimaliser et marginaliser à la fois — représente dans le contexte de la littérature roumaine, comme dans celui de la littérature européenne, une des plus aiguës et des plus profondes expressions des problèmes artistiques de notre siècle, et ici l'approche de Camus devient alors obligatoire.

La réédition des œuvres de Panaït Istrati, traduites par lui-même en roumain, fut entamée l'année dernière par les Editions Minerva et menée à leur terme aujourd'hui avec la parution du volume « La Vie d'Adrien Zograffi ». Elle peut donner lieu aux réévaluations et aux réinterprétations si nécessaires d'une œuvre dont la critique roumaine a fait iniquement peu de cas par rapport à son importance réelle. L'édition qui doit être considérée comme un événement, a vu le jour, grâce à Alexandre Talex, chercheur émi-

nent et dévoué à l'œuvre de Panaït Istrati, homme aussi informé qu'honnête dans l'éclaircissement des questions embrouillées que nous posent la vie et l'activité littéraire du père d'Adrien Zograffi.

De même, le Centenaire d'Istrati qui va avoir lieu en août de l'année prochaine peut être — et doit être, à mon avis ! — une autre occasion heureuse pour réanalyser la prose de celui qui a écrit Kyra Kyalina et La Maison Thüringer, Oncle Anghel et Le Bureau de Placement. Dans un article consacré au premier volume de l'édition d'Alexandre Talex que j'ai publié en janvier sous la même rubrique que celui-ci (quel ne fut pas mon étonnement de le voir traduit et réimprimé dans la revue trimestrielle française « Cahiers des Amis de Panaït Istrati », n° 24, avril !), j'ai esquissé quelques pistes d'une lecture nouvelle. Il me faut maintenant en chercher d'autres et laisser au temps le soin de leur approfondissement. Mais que j'apporte, avant cela, une précision concernant le faux problème des discussions de l'appartenance de Panaït Istrati à la littérature roumaine : Istrati est écrivain roumain non seulement à cause de son origine et des « matériaux » de son œuvre, mais à cause du souffle de celle-ci. Camil Petresco l'a exprimé en termes nets, il y a plus de cinquante ans déjà : « son œuvre littéraire reste une des plus belles et des plus convaincantes réalisations de la pensée et du sentiment associés, ici entre Tisa et la Mer Noire, dans cette région de tous les croisements qui ont fait naître une des races les plus complexes du monde dont les possibilités vont donner la preuve de son

avance au moment même, où elle aura atteint sa maturité. Nous réclamons Panaït Istrati comme nôtre, non seulement parce que lui-même se sentait toujours lié à cette terre avec autant de passion frénétique, mais parce que nous nous reconnaissons en ce qui est de meilleur en lui, en cette profonde endurance humaine de son écriture. »

Dans la prose de Panaït Istrati, cette « endurance » n'a rien à voir avec une compassion insipide. Son sens consiste plutôt dans le fait de se solidariser avec tout ce qui souffre : « je suis un révolté, et cela non pas parce que je suis pauvre, mais parce que je suis généreux », dit Adrien Zograffi, le héros qui n'est autre qu'une projection fictive de l'auteur lui-même. Et il n'éprouve ni exprime quelconque sentimentalisme, mais au contraire l'intensité et la profondeur de ses sentiments, dont le plus puissant est le besoin de liberté et de manifestation de la personnalité sans aucune contrainte. Adrien Zograffi n'est pourtant pas un esprit anarchique : **c'est un esprit profondément moral.** Il met l'éthique au-dessus de tout, il va jusqu'au sacrifice de soi-même dans son amour pour la liberté et la vérité ; il a conscience de la responsabilité de l'individu. Il fait la différence entre « la sottise de l'homme né intelligent et celle de l'homme né sot », et il croit que « plus on est doué » face au monde, « plus on en est responsable ». Il exalte « la joie de disposer de soi-même », il ne supporte pas la vie « grégaire », terme qui revient avec une fréquence obsédante, et il se refuse à chaque standardisation de la personnalité humaine, comme on dit aujourd'hui. Les textes de ce volume ne sont cependant pas des essais, mais des romans et des récits : d'une facture d'essai et de confession. Pas d'autre différence par rapport à *Oncle Anghel* ou *Kyra Kyralina* — où de pareils thèmes ne manquaient pas, mais étaient plongés dans la lumière féérique⁽²⁾ du récit — que celle-ci : dans *La Maison Thüringer* et avant tout dans *Le Bureau de Placement*, la vraie nature de la prose de Panaït Istrati se manifeste d'une prégnance limpide et douloureuse. (Ce cycle-là portait comme titre *Les Récits d'Adrien Zograffi* pendant que celui-ci s'appelle

La Vie d'Adrien Zograffi). Parce qu'il ne s'agit pas seulement d'une prose ayant comme personnage principal « un homme révolté » : **il s'agit d'une prose écrite par un homme révolté.** Sans illusions, mais pleine d'espérances ; déçu, mais passionné ; souffrant, seul, abandonné de tous, sans vouloir pourtant sacrifier sa foi dans l'homme comme être unique et libre sur le bûcher dérisoire des intérêts et des acceptations conjoncturelles. Ces romans peu volumineux, mais bouleversants, peuvent être lus aussi avec beaucoup d'intérêt, sous un autre angle : celui de l'anti-idyllisme d'Istrati. Il écrit sur la vie misérable des débardeurs du port de Braïla (*La Maison Thüringer*) ou sur le milieu de l'asile de nuit de Bucarest d'autrefois (*Le Bureau de Placement*) en leur appliquant une lucidité rare et presque agressivement polémique face aux représentations de « ceux d'en bas », comme par exemple, le mouvement littéraire « *Le Semeur* ». Enfin, l'intérêt pour ce volume provient du fait que les deux romans cités évoquent d'une manière unique, jusqu'à aujourd'hui, les confrontations dramatiques du mouvement socialiste roumain au début du siècle ; vues bien sûr à travers la perspective intellectuelle et morale propre au héros de Panaït Istrati. Et alors, il est devenu presque inutile d'insister sur le fait que, tant *La Maison Thüringer* que *Le Bureau de Placement*, comptent parmi les meilleurs « romans politiques » comme on dit aujourd'hui de la littérature roumaine.

Réintégré dans l'horizon culturel contemporain grâce à Alexandre Talex et les Editions Minerva, Panaït Istrati se révèle, par ses écrits traduits par lui-même en roumain un grand classique : un écrivain d'une actualité vibrante.

Mircea IORGULESCU.

(La Roumanie Libre, Bucarest, n° 12035, 12 juillet 1983, p.2).

(1) Panaït Istrati, *La Vie d'Adrien Zograffi*. Edition, présentation et annotations par Alexandre Talex. Les Editions Minerva 1983.

(2) Iorgulescu se sert ici d'une métaphore vestimentaire intraduisible en français.



« ... On ne s'imagine pas jusqu'à quel point je fus le vrai révolté de mon siècle, l'homme qui, enfant même, devine instinctivement le crime de l'obéissance à la mentalité traditionnelle : celle de la famille, celle de la société, puis celle de l'idéal du troupeau. Ainsi j'ai refusé d'obéir à ma mère [...], j'ai refusé d'être l'esclave d'une seule profession [...], j'ai refusé de fonder une famille, sans jamais imposer à une femme quelque progéniture involontaire ; je n'ai jamais voulu être le membre d'un parti ou d'une société ou d'une « organisation » professionnelle... »

Panaït ISTRATI. « *L'homme qui n'adère à rien* ». (Les Nouvelles Littéraires, 8 avril 1933).

DOSSIER

SPECIAL CENTENAIRE¹

EDITORIAL

Cette année littéraire 1984 — ouverte par les médias sur le mode fracassant avec ORWELL², et qui verra également la célébration du bicentenaire de DIDEROT, avec moins d'éclat sans doute... — sera essentiellement, pour notre Association, l'année du Centenaire de la naissance de l'écrivain roumain d'expression française, Panaït ISTRATI, et nous l'espérons profondément, l'année de la re-naissance de son œuvre !

Re-naissance d'un homme d'abord. Un homme passionnément attaché à sa terre roumaine, qui toute sa vie restera aux côtés de ses frères de combat issus comme lui de ce « Sahara humain » anonyme et dont le talent et le courage ne suffiront pas toujours à braquer sur eux les projecteurs de l'actualité...

Un « homme-écho » devenu écrivain à 40 ans et dont l'ascension fulgurante étonnera ses pairs. Il est vrai que l'unanimité de la critique de l'époque — 1924-1929 — ainsi que la diversité sociale des publics touchés par l'œuvre d'Istrati, traduite en une vingtaine de langues, aura de quoi surprendre le « monde littéraire » d'une France en crise, au sein d'une Europe où montent déjà les périls du nazisme et du fascisme.

Que dans ce contexte, les « Récits, la Jeunesse et la Vie d'Adrien Zograffi », par les thèmes qu'ils véhiculent, la passion charnelle qui les traverse, et l'espérance éthique qui les fonde, puissent apporter un ballon d'oxygène parfumé d'Orient, il n'y a rien là de surprenant, si ce n'est... la surprise de ces artistes de salons pour qui les élans du cœur et les joies de l'âme sont à la déraison ce que les scandales sont à l'ordre établi : des perversions qu'il faut étouffer, des stigmates qu'il convient de dissimuler...

Par delà les polémiques que susciterent les prises de positions politiques du combattant Istrati et qu'alimenta la mauvaise foi de ses détracteurs, c'est l'image d'un franc-tireur qui restera gravée dans la mémoire collective de tous les vaincus épris de liberté et de justice. Un franc-tireur condamné à la solitude pour avoir choisi de pratiquer toutes les solidarités !

C'est aussi l'image d'un grand écrivain qui sut dépasser le caractère anecdotique de l'histoire individuelle de ses héros et inscrire leur destinée dans une épopée à la fois tragique et merveilleuse où le lecteur pourra à son tour projeter sa propre histoire, retrouver ses propres interrogations et laisser œuvrer sa propre imagination...

Stavro, Alexandrie d'Egypte, Kyra, Anghel, Cosma, Nerrantsoula, l'Embouchure, Mikhaïl, les chardons, Braïla, Zoïtza, Codine, Adrien appartiennent à la même saga, où le mythe et la réalité coexistent et se pénètrent, et révèlent au lecteur les mille facettes d'un art et d'une vie — Une vie et une œuvre intimement liées — Une œuvre et une vie qui nous interpellent, car elles prônent avec simplicité et rigueur quelques-unes des valeurs universelles qui nourrissent les rêves de l'humanité. Cette humanité, source inépuisable de vie et de déchirements, dont Istrati rêvait de transformer le destin — Un rêve de fraternité et de beauté — Un rêve plus que jamais d'actualité ! D'autant que Panaït Istrati est bien notre contemporain !

Christian GOLFETTO, Georges GODEBERT,
Valence, mars 1984.

(1) Le dossier que nous vous présentons, outre la biographie qui l'introduit, est composé de citations de Panaït Istrati, de témoignages d'écrivains qui sont autant de flashes illustrant l'actualité de l'écrivain. Il est évident que nous aurions souhaité faire plus et mieux, mais les contraintes budgétaires ont limité nos ambitions...

(2) George ORWELL qui sollicitait une préface de Panaït ISTRATI pour son livre « La Vache Enragée » (Editions GAL-LIMARD 1935). Les Editions « Champ Libre » viennent d'ailleurs de rééditer — sous un autre titre — l'œuvre d'ORWELL, mais sans la préface d'ISTRATI !!! Cette préface est publiée dans le présent Cahier, pages 4 et 5.

PANAÏT ISTRATI

(1884-1935)

Ecrivain roumain d'expression française

BIOGRAPHIE

- 1884.** *10 août : naissance à Braïla (Roumanie) de Gherasim (Panaït) Istrati, fils naturel de Joïtza Istrati et Gherasim Valsamis, contrebandier de tabac, d'origine grecque.*
- 1891-1897.** *Après avoir passé son enfance à Baldovinsti (village situé à 5 km de Braïla), il recevra une instruction primaire à l'école de la rue Grivitza à Braïla.*
- 1897-1902.** *Abandonnant ses études pour subvenir aux besoins de sa mère, il exerce différents métiers : garçon d'épicerie, de cabaret (chez Kir Léonida), pâtis-sier avec Kir Nicolas, apprenti mécanicien aux docks de l'Etat, apprenti-pêcheur, etc.
C'est chez Kir Nicolas qu'il découvre « l'ami unique » en la personne de Mikhaïl Kazanski : ce seront 9 années de vagabondage héroïque.*
- 1904-1905.** *Premiers contacts avec le mouvement ouvrier. 24 janvier 1905 : grande manifestation de solidarité avec la Révolution Russe et de protestation contre l'arrestation de Maxime Gorki. Dispensé de service militaire pour raison médicale.*
- 1906-1907.** *Aventures et voyages successifs au Moyen-Orient, seul ou avec Mikhaïl : Egypte, Syrie, Liban... et aussi divers métiers : concierge de nuit dans un hôtel de Constantza, peintre en bâtiment, domestique, homme sandwich au Caire...*
- 1908.** *Militant socialiste, Istrati collabore au journal « La Roumanie ouvrière ». En décembre : dernier départ avec Mikhaïl pour l'Egypte.*
- 1909.** *Séparation définitive d'avec Mikhaïl qui part pour Odessa. Il participe aux manifestations pour le retour de Rakowsky en Roumanie. Le 19 octobre il est arrêté avec quelques dirigeants socialistes. Procès et acquittement (30-31 octobre).*
- 1910.** *Il est nommé secrétaire du Syndicat ouvrier du port de Braïla. C'est lui qui organise et anime, avec Stephan Gheorghiu, la grande grève des docks. Collabore à la revue « L'Avenir social ».*
- 1911.** *Atteint de tuberculose, il est hospitalisé au sanatorium Filaret de Bucarest. Poursuit son activité dans la presse ouvrière.*
- 1912.** *Secrétaire du Cercle des Editions socialistes.*
- 1913.** *25 décembre : 1^{er} voyage à Paris où il fait la connaissance du cordonnier-bottier Georges Ionesco qui restera l'ami fidèle jusqu'à sa mort.*
- 1915-1916** *Il épouse Jeannette Maltus, militante socialiste : mariage de courte durée. Le 30 mars, il quitte la Roumanie, abandonne sa mère et sa femme et arrive le 23 avril à Leysin (Suisse) pour soigner sa tuberculose. Il met à profit ces 3 mois de repos complet pour apprendre le français à l'aide d'un dictionnaire et par la lecture de nos classiques.*
- 1917-1918.** *Vie difficile. Différents métiers. Se débat entre la maladie et la misère. Fin 1918, il est hospitalisé par la Croix-Rouge américaine au sanatorium Sylvana-sur-Lausanne.*

- 1919.** *Année importante. Janvier* : José Jéhouda, un camarade de sanatorium lui révèle l'œuvre de Romain Rolland. **19 mars** : 1^{re} lettre-confession à Romain Rolland qui lui revient avec la mention : « parti sans laisser d'adresse ». **21 avril** : mort de sa mère : c'est l'effondrement total. **24 juin** : publication dans la gazette genevoise « La feuille » de son 1^{er} article en français « Tolstoïsme ou Bolchevisme ».
- 1920.** Il quitte la Suisse pour Paris où il arrive en avril. En novembre, il part pour Nice. Misère, santé précaire, état dépressif.
- 1921.** **3 janvier** : tentative de suicide (il se tranche la gorge avec un rasoir). A l'hôpital St-Roch de Nice où il a été hospitalisé, la lettre de 1919 écrite à Romain Rolland est retrouvée parmi ses papiers : elle est transmise à « L'Humanité » où F. Després la fait parvenir à Romain Rolland. **15 mars** : 1^{re} lettre de Romain Rolland à Istrati : début d'une grande amitié et d'une longue et riche correspondance. **27 mars** : « L'Humanité » publie son 1^{er} récit : « Nicolai Tziganou ».
- 1922.** Encouragé par Romain Rolland, Istrati se met à écrire ; retiré à l'Haut-sur-Triel, dans une pension, payée par Ionesco. Il y réalise son 1^{er} manuscrit : « Oncle Anghel », « Kir Nicolas », « Sotir », « Mikhaïl ». **25 octobre** : 1^{re} rencontre avec Romain Rolland. De retour à Paris, il écrit « Kyra Kyralina ». « C'est formidable ! » s'exclame Romain Rolland.
- 1923.** Il écrit « Stavro » et « Codine ». Il rencontre Anna Munsh : amour foudroyant... ménage difficile. **15 août** : « Kyra Kyralina » paraît dans la revue « Europe » ; préface de Romain Rolland qui annonce un « nouveau Gorki balkanique ». **Décembre** : signature du contrat avec la maison « Rieder ».
- 1924.** **Février-mars** : photographe ambulant à Nice. **Mai** : « Kyra Kyralina » sort en librairies. Succès sans précédent : articles retentissants dans la presse. **8 juillet** : mariage avec Anna Munsh. **Octobre** : « Oncle Anghel » sort de presse. Nouvelles amitiés avec J.-R. Bloch, L. Balzagette, F. Jourdain, F. Lefèvre, J. Kessel.
- 1925.** « Passé et Avenir » (pages autobiographiques) et « Oncle Anghel » (traduit par Istrati) paraissent en langue roumaine. **Juillet** : « Présentation des Haïdoucs » sort de presse. **20 août** : retour en Roumanie après 10 ans d'absence. Il est étroitement surveillé par la police secrète (la « Sigouranza ») et est l'objet de violentes attaques dans la presse réactionnaire roumaine. Romain Rolland, la Ligue des Droits de l'Homme, « L'Humanité » protestent et interviennent auprès du gouvernement roumain. Istrati quitte la Roumanie en octobre et dès son arrivée à Paris, il dénonce les atrocités perpétrées contre le peuple roumain (dans « France-Soir » et « Le Quotidien »). La réaction roumaine l'accuse alors de communisme.
- 1926.** Un nouvel amour : **Bilili**. Séparation d'avec Anna Munsh. « Codine » et « Domnitza de Snagov » sortent en librairies. Il écrit « Nerrantsoula » en trois mois. **Le 6 octobre**, à Paris (salle des Sociétés Savantes), Istrati préside, à la place de Barbusse, le meeting contre la terreur blanche dans les Balkans. Fin octobre, il est à nouveau hospitalisé en sanatorium.
- 1927.** « La Famille Perlmutter » (écrit en collaboration avec Josué Jéhouda) sort en librairies. **En octobre**, il préside, salle Wagram, le meeting contre l'exécution de Sacco et Vanzetti. « Mikhaïl » et « Nerrantsoula ». **15 octobre** : invité aux fêtes du X^e anniversaire de la Révolution russe, il part pour Moscou en compagnie d'autres écrivains. Il rencontre alors Nikos Kazantzaki qui devient son ami et compagnon de route à travers l'U.R.S.S. Amitié avec Victor Serge. **25 décembre** : départ pour la Grèce avec Kazantzaki « où nous allons — annonce-t-il — crier notre enthousiasme de tout ce que nous avons vu dans l'U.R.S.S. ».

- 1928.** Accueil enthousiaste en Grèce. Mais les autorités le somment de quitter la Grèce. **6 mars** : retour en U.R.S.S. avec Bilili. Rencontre avec Gorki. **En juin** : « Les chardons du Baragan » sortent de presse. « C'est formidable... » lui écrit Romain Rolland. **En décembre**, Istrati, qui a découvert l'autre visage de la réalité soviétique, adresse deux lettres à Guerson (secrétaire du Guépéou) qui résumant sa position face à l'U.R.S.S. Pas de réponse.
- 1929.** Affaire Roussakov. Malgré de multiples interventions d'Istrati auprès de la presse et des autorités soviétiques, Roussakov, sa femme et sa fille (épouse de V. Serge) sont condamnés. Cette affaire Roussakov sera l'un des éléments de la désillusion d'Istrati à l'égard de la Russie des Soviets. **Octobre** : publication à Paris de « Vers l'autre flamme ». « Ce sera un terrible pétard dans toute l'Europe » prédit Istrati qui, après avoir condamné avec virulence l'Occident capitaliste, dénonce dans son témoignage (« Confession pour vaincus » « les poux qui dévorent la Révolution ». Violentes réactions de la presse française de gauche et particulièrement de « L'Humanité ». Entre-temps, **en août**, Istrati retourne en Roumanie pour enquêter sur le massacre des mineurs grévistes à Lupéni. Publication, dans le quotidien « Lupta » (la Lutte), d'une série de huit reportages dénonçant la répression sanglante ordonnée par le gouvernement roumain. Istrati est à nouveau accusé d'instigateur communiste !
- 1930.** Malentendu avec Romain Rolland qui rompt sa correspondance. Rupture avec Bilili qui se marie. Retour à Braïla. 1^{re} rencontre avec Margareta Izescu.
- 1931.** **Juin-octobre** : « Voyage magnifique » à Paris et sur la Côte d'Azur avec Marga.
- 1932.** **Février** : tournée de conférences en Autriche et en Allemagne sur le thème « Les Arts et l'Humanité d'aujourd'hui ». **18 avril** : mariage avec Margareta Izescu. Aggravation de son état de santé. Se retire avec sa femme au monastère de Neamtz dans les Carpates Moldaves. Écrit « Préface à Adrien Zograffi » ou « Les aveux d'un écrivain de notre temps ».
- 1933.** S'installe à Bucarest. Hospitalisation au sanatorium Filaret de Bucarest. Profession de foi : « L'homme qui n'adhère à rien » dans les « Nouvelles littéraires ». Il est agressé par des bandes fascistes dans une librairie de Bucarest. Retour à Paris où il participe le **3 octobre** à un meeting pour la libération de Victor Serge (déporté dans l'Oural). « La Maison Thüringer » et « Bureau de placement » sortent en librairies.
- 1934.** A Nice, il écrit « Méditerranée, lever du Soleil ». Reprise de la correspondance avec Romain Rolland. **Décembre** : commence sa collaboration avec la revue « La Croisade du Roumanisme ». Il offre à Romain Rolland ce qui sera son dernier manuscrit : « Méditerranée, coucher du Soleil ».
- 1935.** **Février** : Istrati est l'objet de virulentes attaques dans la presse de gauche (Barbusse le traite de « Haïdouc de la Sigouranza »). **16 avril** : **3 heures du matin, mort de Panaït Istrati.**

C.G., 1979.

* La chronologie détaillée de la vie et de l'œuvre d'Istrati, ainsi que la postérité de son œuvre ont été établies par son ami **Alexandre Talex**, et ont été publiées dans les numéros 15 et 16 des « Cahiers ». (1979).

EXTRAITS DE L'ŒUVRE...

... aspects d'une conscience...

■ Sur l'Amitié et le Divin...

« Si Mikhaïl a été une réalité alors c'est celle du Christ. Un Christ qui ne s'est plus répété dans ma Vie... Il y a donc des âmes de fête que Dieu envoie parmi les hommes aux grands jours de son éternité... Ces âmes, notre Amour seul est capable de les identifier. Lui seul peut les suivre... Avec la disparition de Mikhaïl disparurent également mes moyens d'aimer un homme comme on aime un dieu. Et je ne sais pas ce qui me manque le plus sur cette terre : ces dieux de la vie ou bien l'amour à leur mesure ? Pour moi les deux vinrent et s'en allèrent par les mêmes voies mystérieuses... Ce fut une visite. Elle dura neuf ans et pendant tout ce temps j'avais toutes les raisons de croire à la grandeur de l'existence. Aujourd'hui je n'en ai plus aucune... »

... car en dépit des efforts de l'humanité pour ne plus ramper à plat ventre, ces efforts me font pitié. Rien de grand ne se fait avec effort... les ascensions vers le divin sont des hymnes de lumière ! »

« Méditerranée » (Coucher du Soleil), p. 570-571.

■ Sur le socialisme...

« J'ai compris que cette idée, l'idée du socialisme, réunissait en son sein toutes les vertus que je cherchais vainement auparavant chez les serviteurs de Dieu, c'est-à-dire : justice, bonté, honnêteté, sobriété, la culture du beau et par dessus tout, une vraie fraternité dans les faits avec l'homme vaincu par la vie. »

« Pages de carnet intime », Cahier n° 11, sept. 78, p. 11.

■ Sur la lecture... (à ses camarades ouvriers)

« Ne te conduis pas comme une bête : lis, lis, jour et nuit ! Dans les ouvrages écrits par des hommes en quête de vérité, tu trouveras la vérité toi aussi, elle te conduira vers un monde meilleur, plus juste où tu seras un homme véritable. »

« La Roumanie ouvrière », 14 avril 1910.

■ Sur la violence et la justice...

« Il n'est pas mauvais que je sois à genoux à l'instant où je regarde ma vie après un demi-siècle. J'ai approuvé et glorifié à un moment la violence en croyant que les désespérés de la Vie, brimés par un monde injuste, seraient meilleurs le jour où rien ne les empêcherait de se conduire seuls et avec justice au milieu des hommes.

Eh bien non ! Ils ne se sont pas révélés meilleurs parce qu'ils ont gardé **une mentalité basée sur l'égoïsme**. ... Du jour où j'ai crié la vérité, ma « punition » a commencé... en affirmant qu'il n'y a en général que des loups pour conduire les destinées du monde, des deux côtés de la barricade, le vide le plus complet s'est fait autour de moi !... »

« Pages de carnet intime », Cahier n° 11, p. 15.

■ Sur l'égoïsme, la générosité et... la paix de l'âme...

« ... Je ne me sens pas né pour distraire les hommes mais pour les instruire fraternellement car mon expérience de la vie est des plus généreuses. Il ne faut pas me dire que les hommes ne veulent pas être instruits. **Si, ils veulent l'être, mais par l'exemple...** Nous sommes nés bons !... Il n'est pas nécessaire d'avoir l'âme vertueuse pour pouvoir vivre généreusement. C'est tout simplement que la générosité offre à l'âme plus de satisfactions que d'égoïsme... La vie peut être bien plus belle en mourant sur un grabat, sans rancune, la conscience libre de tout poids honteux... car le monde peut vivre sans routes, sans électricité et même sans hygiène corporelle, mais ne **peut pas vivre sans âmes propres**. »

« Préface à Adrien Zograffi », p. 13 à 15, Gallimard.

■ « Le but de mes écrits »...

« Qu'il me soit permis de me compter moi aussi parmi les combattants de la justice. Le but de mes écrits, c'est l'appel des masses à la lutte. Je ne donne de priorité de souffrance à aucun peuple. Je n'ai pas de préférence en matière de douleur. Quand je vois un homme qui tombe dans la rue, je ne lui demande pas quel Dieu il prie, mais je lui viens en aide... »

*Extrait de « Passé et Avenir ». 1924.
Editions « Aristocratie », Ion Capatana.*

■ Sur l'Art et les beautés artistiques...

« J'ai toujours conçu les beautés artistiques comme des divinités chargées d'améliorer l'homme, de civiliser le monde... Dans cette nuit de la vie, l'art est notre seule lumière et peut être l'unique espoir de perfectionnement universel. De toutes les valeurs spirituelles qui sont l'essence de l'existence, l'art est la valeur qui exprime au plus haut point l'amour : l'amour le plus pur, le plus généreux. Il est l'expression de la beauté suprême... Ô frères déshérités, vaincus de tous les pays, à la fois exclus et victimes de ce matérialisme moderne qui enrichit les uns et affame les autres, ce matérialisme qui corrompt les esprits et avilit l'âme, oh ! toi vaincu qui souffres et désespères, toi dont l'appel est étouffé sous la chape des égoïsmes, écoute la voix de ton cœur ! Laisse surgir la force de l'émotion ! »

*Extraits « Les Arts et l'Humanité ». 1932.
(Cahiers nos 15 et 16, août et nov. 1979).*

■ Sur la faillite de l'Amitié des Artistes...

« Pour ceux de mes amis qui penseront, peut-être, que ce fut à cause de quelques difficultés matérielles que j'ai commis cet acte désespéré, je les prie de se rassurer. J'ai des raisons bien plus sérieuses et la plus forte de toutes c'est la faillite de l'amitié, de leur propre amitié ! Ils ne l'ont point sentie au point de lui sacrifier leur orgueil et leur intérêt... Déjà depuis la mort de ma mère — voici deux ans — qui était seule et se croyait oubliée par un fils ingrat, je me faisais des reproches qui ne pouvaient ne pas aboutir ici.

Art misérable ! Et vous artistes et amis que j'espérais voir un jour comment on crée l'art et de quelle façon on le sert, sachez que je vous méprise en ce moment. Pour vous, j'ai sacrifié non pas ma vie qui n'a jamais valu grand chose, mais celle de ma pauvre mère dont j'ai enjambé le corps lorsque, la valise à la main et prêt à partir, elle se jetait à mes pieds en me priant de rester à la maison... »

*« Dernières paroles ». Nice 1^{er} janvier 1921.
(Lettre écrite à Romain Rolland avant sa tentative de suicide).*

■ « Je demande ce passeport à la France »...

« Pour combattre, j'ai besoin de courir le monde ; et pour ce faire un bon passeport m'est indispensable en ce temps d'universel régime policier.

Je demande ce passeport à la France.

Je demande aux Français la nationalité française.

Je prête serment d'être un parfait citoyen, le citoyen de la plus noble tradition française, telle que ses géants la font connaître dans tous les hameaux de la terre : je mettrai ma plume et ma vie au service de la Liberté ; je lutterai contre toute iniquité et pour la justice ; je ne ferai pas fortune ; et je n'irai pas à la guerre, si les mauvais Français en font une ou si on la leur fait, pour la raison suivante : ne doivent aller à la guerre que ceux qui se la déclarent, or, les peuples ne se déclarent jamais la guerre.

Voilà quel sera mon langage devant les peuples que je visiterai avec mon passeport français...

... Que la France m'accepte donc tel que je suis et qu'elle m'accorde sa protection.

Elle me le doit : je lui ai donné le meilleur de moi-même, sans jamais rien lui demander.

Mais, aujourd'hui, mon hameau a le droit de lui réclamer, pour celui de ses enfants qui a le plus aimé la terre, autre chose qu'une tombe. »

*Extrait de « Pour avoir aimé la terre ».
Paris, février 1930.*

■ La solitude de Paris...

« ... Dans aucune contrée de l'Orient, je n'ai été plus seul qu'à Paris. Nulle part, il y a une plus grande pénurie de vrais amis : de ceux qui vous demandent autre chose que : « Comment allez-vous ? ». Tout le monde vit avec la paperasse et rien qu'avec elle, à part sa famille. Personne ne vit avec l'homme, personne ne le cherche. Si je n'avais pas eu à Paris mon ami Ionesco, j'aurais depuis longtemps abandonné la plume et repris mes anciens chemins. »

Lettre à Georg Brandès, le 3 sept. 1926.

■ Sur la Méditerranée...

« ... Et toi Méditerranée, qui t'abandonnes, voluptueuse, aux caresses de ton Dieu brûlant, et qui étales ton immensité sans tâche aux pauvres fenêtres des maisonnettes libanaises, superposées à l'infini, mes yeux garderont à jamais votre unique et douce lumière... »

« *Kyra Kyralina* », p. 153 (Gallimard).

■ Sur la fonction de l'Art...

« ... Les littérateurs nous demandent de sacrifier notre temps et nos économies pour écouter leurs propos : en dehors de très rares exceptions, leurs propos, ingénieusement rédigés, ne font (lorsqu'ils le font) que nous **divertir**. Or le véritable Art doit être **révolutionnaire**, à savoir : outre la distraction, il doit aussi nous **civiliser**, ouvrir nos yeux sur les tares d'un monde qui tâtonne à l'aveuglette, monde plus bête que méchant et qui pourrit son existence, qui supprime ses propres valeurs, plus par ignorance que par méchanceté. L'Artiste s'il ne sait pas être un facteur de progrès, un apôtre voluptueux des joies de demain, se réduit lui-même au rôle de bourdon sentimental. »

Au cours d'un raccord (extrait), Paris, 1925.
(Revue L'ARC, nos 86-87, p. 15).

■ Sur la femme...

« ... Ô homme, quand la femme peut être pour toi un ami, elle est plus grande que la meilleure des épouses, plus complète que la plus voluptueuse des amantes et elle dépasse de mille coupées la plus entière amitié que l'homme peut avoir pour l'homme, car la femme est complexe et variée comme la terre qui nous charme et nous nourrit !... »

« *Nerrantsoula* », p. 298, (Gallimard).

■ Sur l'ordre bourgeois occidental et sur sa brouille avec le bolchevisme...

« ... les travailleurs de toute la terre supportent aujourd'hui le fardeau d'un régime, d'une technique et d'un progrès dont ils ne connaissent que les vices, le gaspillage, la supercherie, la menace, le crime. Montagnes quotidiennes de papiers qui renferment notre bavardage stupide. Les masses l'ignorent et elles font très bien. Avalanche, publicité effrénée des produits commerciaux, des pilules Pink... aux articles Coty et dont le plus absurde vaut plus cher que le pain d'une nombreuse famille pendant toute une semaine. Et parallèlement à cette industrie, en apparence inoffensive, l'industrie du meurtre et du mouchardage, avec ses armées, sa police, ses engins.

Mais ce qu'un tel régime et une telle technique ont de vraiment civilisé — l'éclairage électrique, le gaz, le télégraphe, le téléphone, l'hygiène, la médecine honnête, le véritable enseignement, la vraie éducation, la distraction instructive, l'habitation saine — 90 % de l'humanité l'ignore, dans ce premier tiers de notre XX^e siècle.

Comment pouvez-vous tolérer un ordre social pareil ? Comment pouvez-vous supporter la vie ? Comment ne sentez-vous pas la fausseté de votre résignation et tout ce qu'elle comporte de criminel ?

Aussi ne vous faites pas d'illusion sur ma solitude ni sur ma brouille avec les Soviets. Je ne suis pas brouillé avec le bolchevisme, mais avec les mauvais bolcheviks et leur incompréhensible sabotage, conscient et inconscient, de la Révolution.

Celle-ci, au même titre que la souffrance des hommes, qui m'est bien connue et que je n'oublierai jamais, garde toute ma confiance, tout mon espoir de salut et toute ma combativité.

J'ai toujours été et je reste le soldat passionné, le franc-tireur de la mêlée sociale, aux côtés des vrais révolutionnaires et pour une humanité meilleure. »

Confiance (extrait), Vienne, déc. 1929.
(Réponse ouverte à une lettre mi-fermée.
Edition 10/18, Fondation P. Istrati, p. 289).

■ Sur la mort laïque...

« La mort laïque est le plus douloureux supplice moral de l'être supérieur et sa punition. Du moment que la Création a rendu l'homme conscient de son existence éphémère, l'affligeant en même temps de l'épouvante de la mort, la foi dans une vie future, éternelle, devenait pour lui une nécessité plus que religieuse, humaine... »

Ah ! l'orgueil de vouloir se délivrer de tout ! On ne se délivre surtout pas du crime d'avoir superbement décrété que tout finit ici-bas. Ce n'est pas là que devait aboutir notre esprit scientifique. Et que l'on ne vienne pas me parler de la fin orgueilleuse de ceux qui défient la mort : ce sont des âmes sèches ! La certitude en matière de vie et de mort est la caractéristique de l'imbécile cultivé ! »

« *Méditerranée* », (Coucher du Soleil), p. 582.

TEMOIGNAGES

SUR L'ŒUVRE D'ISTRATI

De Romain ROLLAND...

« Mes prévisions sont confirmées. Il y a les plus hauts dons de vie et d'art en certains de ces récits. Tels d'entre eux ont, (tenez-vous bien !), la valeur des meilleurs de Gorki, ou presque des récits populaires de Tolstoï (...). Il y a en vous une admirable vitalité ; et vous portez dans votre souvenir des trésors d'humanité. Profitez de l'heure qui passe : jetez sur le papier tout ce que vous pourrez de ce monde qui s'agite au fond de votre esprit. Profitez, profitez tandis que le démon vital est en cours (...) Cette œuvre s'imposera par la violence du cœur. »

Lettre du 22 sept. 1922.

« ... Mon ami, je ne puis attendre d'avoir du temps pour vous écrire... je ne puis attendre, après avoir dévoré Kyra Kyralina, au milieu de la nuit... Il faut que je vous le dise tout de suite : c'est formidable. Il n'y a rien dans la littérature actuelle qui soit de cette trempe... Mais bon Dieu ! cette force, cette passion, ce démon de vie ! Ce n'est plus de notre temps en Occident. »

Lettre du 23 déc. 1922.

De Joseph KESSEL...

« ... Panaït Istrati compose — comme il a vécu — en état de grâce. Il a cette sagesse d'Orient sur laquelle on a tant écrit et dont l'essence nous demeure étrangère, sagesse qui a des yeux neufs d'enfant et une sérénité qui semble venir de plusieurs vies, ajoutées l'une à l'autre. Elle seule permet de découvrir sans cesse le monde en même temps que de le pénétrer. Elle seule peut donner à la fois le sentiment du prix merveilleux des choses et de leur vanité. »

(Extrait d'un article paru dans la « Nouvelle Revue Française » le 1^{er} mars 1925, après la sortie d'« Oncle Anghel »).

« Après plus de quarante années, je ne pense pas qu'il y ait un mot à changer dans ces lignes. Istrati a passé, a gagné l'épreuve du temps. Et ses écrits, enfin ressuscités, ne risquent plus, j'en ai la certitude, d'être submergés par son cours ».

Dans sa préface aux « Récits d'Adrien Zograffi » (Ed. Gallimard, 1968), Joseph Kessel confirmait son jugement.

De Josiane DURANTEAU...

« C'est la tendresse et l'indignation qui inspirent d'un bout à l'autre l'œuvre de Panaït Istrati. Tendresse pour les pauvres, les opprimés, les êtres qui aspirent vainement à vivre cette liberté qui est la dignité même de l'homme ; indignation au spectacle de l'exploitation de l'homme par l'homme et de la violence partout répandue dans le monde... »

« ... il relie à la conscience de notre civilisation les vies obscures de ceux que tout le monde oublie, il leur donne une seconde naissance, une nouvelle dignité, il nous apprend à compter avec eux, et peut-être aussi à prendre conscience de notre propre barbarie, puisque la loi du plus fort est bien la nôtre ici aussi. »

(Article paru dans le « Monde »).

De Frédéric LEFEVRE...

« Toute la vie d'ISTRATI fut dévorée par la passion, passion de voir, passion d'aimer qui se confondait avec la passion d'aider, passion d'écrire dans ce beau langage français que, sans professeur, sans autre intermédiaire que la lecture de nos classiques, il fit sien à force d'amour. »

« ... Istrati a passé sa vie à s'enthousiasmer pour de grands rêves, à les aimer et à en souffrir avec une extrême passion, emporté par sa nature généreuse... Sa destinée et son œuvre, le monde

entier les connaît... Les générations à venir, négligeant nos querelles, continueront à s'enthousiasmer pour ton œuvre ; ton nom signifiera pour elles, ce qu'il a toujours signifié pour nous : beauté, poésie profondément humaine, amour de la vie et des hommes. »

(Article paru dans les « Nouvelles littéraires » du 20 avril 1935).

De Marcel BRION...

« Conter pour Istrati c'est comme pour un oiseau, chanter. Le récit naissait de lui avec une abondance, une fraîcheur, une vivacité extraordinaires. Tout son être vivait le récit. On devient romancier : on naît conteur. Je n'ai jamais mieux compris cette vérité qui s'applique aussi à GORKI, à KIPLING, à CONRAD, qu'en lisant et en écoutant ISTRATI ».

(Article paru dans « Oran-Matin » du 25 avril 1935).

De Jean-Louis BORY...

« Beaucoup donner pour beaucoup avoir. Istrati a tout donné. C'est-à-dire lui-même. Et à chaque instant de son existence tumultueuse. Il n'a pas cessé de se dévouer aux autres. Ecrire, pour Istrati, c'est se délivrer de ce qu'on porte en soi de meilleur sans faire de cette délivrance une habitude et un métier. C'est la vie qui est la vocation d'Istrati ; pas l'art. [La littérature] chez Zograffi sert d'abord à protester... Ensuite, à sauver dans cet universel gâchis, ce qui fait la joie de vivre — malgré tout — et qui s'appelle la liberté et l'amour... Courage, générosité, fraternité, dévouement, tout y flambe clair. C'est d'une belle intrépidité à une époque (elle dure encore) où il était considéré comme article de loi qu'on ne pouvait faire de bonne littérature avec de bons sentiments. »

(Les « Nouvelles littéraires » du 30 avril 1970).

d'André STIL...

« Comprendre, voilà un maître-mot pour le narrateur, qu'il s'appelle Adrien Zograffi, ou Panaït...

Au-delà de vivre, de regarder la vie, de la conter, il s'agira toujours de la pénétrer, de lui demander ses secrets... Il y a toujours (dans cette œuvre) une interrogation sur l'homme, et sur le monde bien sûr, le monde des hommes. On n'a rien écrit de plus beau sur la misère humaine, sur la vérité des pauvres gens, leur malheur, leur dignité, leur dureté... Mais rien ne sera plus cher à cet « homme-écho » que l'amitié, « l'amour de l'amitié » la « passion amicale. »

(« L'Humanité » du 23 janvier 1969).

De Claude PREVOST...

« .. que nous le voulions ou non, Panaït Istrati fait partie de **notre** histoire et de son aspect le plus douloureux... Et il faudra bien reconnaître à Panaït Istrati le rôle glorieux (mais ingrat) du pionnier... » (A propos de sa « Confession pour vaincus »).

(« L'Humanité » du 21 avril 1978).

De Camil PETRESCU...

« ... Pour des millions de lecteurs, la figure biblique de l'Oncle Anghel, la cité de Braïla, les tristes tourments traversés par le peuple roumain au siècle passé, sont devenus des réalités, ont été assimilés, intégrés à leur âme... Mais pour faire ces constatations, nous avons devant nous un temps infini, car l'œuvre de Panaït Istrati est destinée à affronter les siècles ! »

Camil Petrescu est l'un des plus grands écrivains roumains.
(à la mort de P.I. en 1935).



Programme des principales manifestations du Centenaire en France et en Roumanie

A VALENCE :

Ville d'adoption de Marcel MERMOZ, en instance de jumelage avec BRAÏLA.

OUVERTURE OFFICIELLE DES MANIFESTATIONS* :

placée sous la présidence de Margareta ISTRATI, veuve de Panaït ISTRATI

Vendredi 13 avril 1984

au Centre de Recherche et d'Action Culturelle
(C.R.A.C., entrée, 10, rue Farnerie. Tél. (16-75) 43.42.33)

- **18 heures** : Accueil par Françoise CALVEZ et Christian GOLFETTO.
- Exposition et vente permanentes des œuvres d'ISTRATI.
- Signature du livre : « Pages autobiographiques - Le pèlerin du cœur » (P. Istrati), Editions GALLIMARD, par Alexandre TALEX, ami et biographe de l'écrivain.
- **21 heures** : projection de « CODINE », film d'Henri COLPI, en présence du réalisateur, suivie d'un débat animé par Georges GODEBERT, président de l'Association.

Samedi 14 avril 1984

(C.R.A.C., entrée, rue St-Jean. Maison des Sociétés)

- **10 h - 12 h** : – Exposition-vente des œuvres d'ISTRATI.
– Signature du livre « Le pèlerin du cœur » (GALLIMARD).
- **15 h** « La flamme du cœur » ou « l'épopée d'un prince de notre temps » évocation de Christian GOLFETTO, présentée sous l'égide de la « Fondation Panaït ISTRATI » avec la participation d'Alain RAIS et des Spectacles de la Vallée du Rhône.
Débat avec Alexandre TALEX.
- **17 h** « Nerrantsoula », évocation réalisée par G. GODEBERT - France-Culture 1971, précédée d'un entretien E. RAYDON, Al. TALEX.
- **20 h 30** – Projection du film « Les chardons du Baragan », de Louis DAQUIN, suivie d'un débat avec Georges GODEBERT et Alexandre TALEX.

* Pour tous renseignements concernant ces journées de Valence et pour l'hébergement, prière de s'adresser à Christian GOLFETTO, 18, rue Colbert, 26000 Valence. Tél. (16-75) 41.08.42.

ATTENTION ! L'entrée du C.R.A.C. (10, rue Farnerie), étant fermée le samedi ; le 14 avril, l'entrée se fera par la Maison des Sociétés, rue St-Jean (derrière la Médiathèque municipale).

Programme des principales manifestations du Centenaire en France et en Roumanie

A NICE

Mardi 26 avril 1984

à la Maison des Jeunes et de la Culture de MAGNAN
31, rue Louis de Coppet. Tél. (16-93) 86.73.50)

- à 14 h et 19 h : Projection du film d'Henri COLPI « CODINE ».
- à 21 h 30 : Projection du film de Louis DAQUIN « Les chardons du Baragan ».

Ces projections seront suivies d'un débat avec le public.

Jeudi 26 avril 1984

à la Bibliothèque Universitaire
100, boulevard Herriot

Séance inaugurale du COLLOQUE INTERNATIONAL « Panaït ISTRATI, notre contemporain » Humanisme et Modernité

organisé par la Section de Littérature comparée de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Nice
en coopération avec l'Association des Amis de Panaït ISTRATI.
Direction littéraire : André DASPRE

avec la présence effective de :

Mesdames Margareta ISTRATI, Eléni SAMIOS-KAZANTZAKI, Stéphane FRONTES, Monique JUTRIN, etc.
Messieurs Bénigno CACERES, Roger DADOUN, Hubert JUN, Roger GRENIER, Paul MORELLE, Heinrich STIEHLER, Frédéric-Jacques TEMPLE, Maurice ZINOVIEFF, etc., et nous l'espérons d'Ismail KADARE et de Yachar KEMAL.

Avec la participation d'une délégation officielle de l'Union des Ecrivains de Roumanie et de chercheurs, de critiques, d'étudiants, d'écrivains, de journalistes et d'universitaires étrangers et français.

- à 18 h : vernissage de l'Exposition biographique et bibliographique « Pour avoir aimé la Terre », don du Musée de la Littérature Roumaine.

Le Colloque international se poursuivra les jeudi 26 avril (après-midi), le vendredi 27 avril, le samedi 28 avril.

Tous renseignements complémentaires sur demande :

- A la Direction du tourisme : Hôtel de Ville de Nice Tél. (93) 62.12.12
- A la Bibliothèque Universitaire : (M^{lle} BAREA) Tél. (93) 86.63.30
- Au siège de l'Association à Valence : (M. Golfetto) Tél. (75) 41.08.42

Programme des principales manifestations du Centenaire en France et en Roumanie

A CLUIS-DESSOUS (Indre)

Du vendredi 10 août au dimanche 19 août 1984

devant les ruines de la forteresse

● **Tous les soirs à 21 h 45** : 98^e spectacle Son et Lumière présenté par l'A.N.A.L.I.V. (Association Nationale pour le Livre Vivant) en coopération avec notre Association :

« **Les chardons du Baragan** » de Panaït ISTRATI.

Evocation théâtrale de Michel PHILIPPE.

Musique et chansons roumaines d'Edgar COSMA.

Mise en scène : François JOXE,

avec le concours de la Section théâtrale « Le manteau d'Arlequin », Foyer rural de Cluis et le concours technique et matériel de l'Office départemental d'animation socio-éducative de l'Indre.

16 août 1984

(relâche exceptionnelle)

● **21 heures** : Soirée gastronomique et folklorique « **Danses et chansons roumaines** », sous le patronage des Services culturels de l'Ambassade de la République Socialiste de Roumanie à Paris — et nous l'espérons — de l'Office National de Tourisme Roumain.

Pour tous renseignements :

– Michel PHILIPPE, délégué général de l'A.N.A.L.I.V., 27, rue de l'Yser, 35300 FOUGERES. Tél. (99) 99.07.31,

– ou René CHAMINADE, relations publiques, 228, rue de Courcelles, Paris (17^e). Tél. (1) 737.53.31,

– ou Georges GODEBERT. Tél. (90) 61.90.81.

EN PROJET

● **Cérémonie à l'U.N.E.S.C.O** en hommage à l'œuvre de conteur de Panaït ISTRATI, avec le vernissage d'une exposition thématique de photographies artistiques de François Xavier BOUCHART, lauréat du Prix de la Vocation.

● **Voyage culturel à BRAÏLA** (ville natale d'ISTRATI) dans le delta du DANUBE, au monastère de PIETRA-NEAMȚ et à BUCAREST sur les traces de Panaït, avec le concours de l'Office national de tourisme roumain, du Comité pour la Culture de Braïla et du C.O.L.I.N.A.C.

Période envisagée : 1^{er} au 12 septembre 1984. Voyage réservé en priorité aux adhérents de l'Association, aux sympathisants et aux membres du C.O.L.I.N.A.C. *

● Journées d'animation à la Librairie « LA TAUPE » au MANS (à fixer).

● Participation aux « Journées mondiales de l'Ecrivain » à NICE (octobre 84).

● Manifestations du Centenaire à BRAÏLA et à BUCAREST (en septembre 84)

– Colloque international organisé par l'Union des Ecrivains de Roumanie,

– Inauguration du Musée Panaït ISTRATI (Jardin Public de Braïla),

– Expositions.

* Les adhérents intéressés par ce voyage (coût approximatif : 4000 F par personne) sont priés de se faire connaître avant le **15 mai** auprès de : Madame Jacqueline VEINSTEIN, 9, rue Spontini, 75016 PARIS - Tél. (1) 727.25.88.

UNE HEURE AVEC PANAIT ISTRATI

Conteur roumain, écrivain français — par Frédéric LEFEVRE

L'amour en Suisse. L'alambic de Clermont-Ferrand. Première entrevue avec Romain Rolland.

Philippe Neel. — C'est donc aux cochons que vous devez votre connaissance du français ?

Panaït Istrati. — Parfaitement ; c'est ce que je voulais dire.

Je gagne directement Leysin, où l'un de mes amis se mourait. Je venais de saluer la première alouette s'élevant au-dessus du noir terreau des grandes plaines braïloises, et voici que j'étais accueilli, en ce début d'avril, par les imposantes masses neigeuses de Leysin-Village.

Alors, je prends le taureau par les cornes : la langue française, je ne vous l'ai pas assez dit, mes amis, avait été la grande nostalgie de mon adolescence ...

On le constatera en lisant *Mikhaïl*, où je dis ma profonde admiration, et, en même temps, ma surprise, de voir ce jeune gueux dévorer *Jack* en original, tout au fond de la banlieue miteuse d'une petite ville danubienne.

Quelles multiples et vaines tentatives n'ai-je pas faites tout au long de ces neuf années d'ardente amitié avec Mikhaïl pour m'élancer à sa suite vers la conquête de la belle langue internationale ... Avec quelle émotion, aujourd'hui encore, je me plais à évoquer les minutes qui précédaient immédiatement notre sommeil et où il me disait de sa voix grave et tendre : « Répète après moi, Panaït : je dors, tu dors, il dort ... »

Mais il en était écrit autrement ! Je n'ai jamais rien obtenu avec des demi-mesures. Se livrer tout entier ou pas du tout est le seul don qui convienne aux passionnés et leur assure les vraies conquêtes.

Enfermé dans la petite chambre du chalet de bois, l'arpentant d'un pas de fiévreux, armé d'un dictionnaire et de ma volonté féroce, j'ouvre le *Télémaque* : *Calypso-ne-pouvait-se-consoler-du-départ* ...

Je ne comprends que le mot *consoler* qui est aussi roumain ...

Le dictionnaire est mon seul outil. Je n'ai jamais ouvert une grammaire. N'importe, de page en page, de livre en livre, sans guide, je dévore une trentaine de classique — Voltaire, Rousseau, Montaigne, Montesquieu, M^{me} de Staël, etc.

Ce fut une fièvre de quatre mois. Double joie qui conjugait en elle une double conquête, celle de la langue et celle des belles idées bellement exprimées.

Quatre mois de claustration ! Quand je me réveillai à la réalité, autour de moi les murs étaient entièrement piqués, couverts de fiches, mon dictionnaire était en loques, et il ne me restait qu'un franc suisse.

Je descendis pour chercher du travail ... Le premier homme à qui je m'adressai — dans ma nouvelle langue — fut M. Creuze, Hollandais, entrepreneur de bâtiment et tuberculeux depuis de longues

années. Je fus embauché d'emblée, mais il me dit en souriant : « Cher monsieur, vous parlez comme dans les livres ».

C'est avec ce parler savoureux et riche que je devais écrire, trois ans plus tard, la lettre à laquelle Romain Rolland fait allusion dans sa préface à *Kyra*, ainsi que mes deux premiers livres ...

*

**

Une année de travail : je gravis la montagne entre Leysin-Village et Leysin-Feydey ; je peins des portes et je colle du papier sur des murs parfois ensanglantés.

Puis j'ai assez de Leysin ; je veux connaître la Suisse. J'ouvre un journal, et je tombe sur une demande de manœuvres pour le département des Postes et Télégraphes : et me voilà parti dans la vallée de l'Orbe, fouissant la terre pour y dresser des poteaux.

Je traverse deux ans d'existence morne et de lutte acharnée ; dix métiers successifs m'écrasent et me font tomber dans un sommeil qui n'admet pas de lectures.

— *Et vous viviez en solitaire, en ascète ?*

— Non, j'ai eu maintes compagnes. Mais il faut être héroïque pour vivre en Suisse avec une amie ! Quatre cantons me jugèrent indésirable. Aussi, quand, à Genève, un agent qui vérifiait nos papiers nous dit : « Tout va bien ! » ma compagne et moi sautant de joie, nous écriâmes : « Bravo ! Cela sent la France ici ! »

Avec la joie renaissent en moi les préoccupations intellectuelles. Nous sommes en 1919. J'ai trois ans de langue française. Un jour, au sortir d'une conférence de Birukoff, qui rentrait de Russie, j'écris un article : « *Tolstoïsme ou Bolchevisme ?* » qu'à tout hasard j'adresse à *La Feuille* de Jean Debrit. Le lendemain, l'article paraît en première page, signé P. Istr.

Depuis ce jour jusqu'à l'intervention de Rolland à Nice, en 1921, vos lecteurs connaissent les détails de mon existence par le récit qu'en a fait ici même notre ami Maurice Martin du Gard, qui m'adressa le premier salut de la presse française.

D'octobre 1920 en janvier 1921, c'est vainement que je sollicitai, dans tous les palaces, pour le pain et l'abri, sans autre salaire, le dernier emploi de plongeur. La nuit, je m'introduisais furtivement dans une villa inhabitée, boulevard de Cimiez, et j'y dormais dans une arrière cuisine, la tête sur mon baluchon. Il ne faisait pas chaud.

Mais, passons ; on connaît l'histoire ; je ne veux plus revenir sur ce temps-là !

Si, pourtant ! Dans cette grande ville, je trouvai un homme : M. Monnier, le fabricant de *niçarettes*, qui m'accueillit, pendant dix jours et me donna,

contre une demi-journée de travail, le gîte et la table.

C'est en mai 1922, après dix-huit mois d'insistance de la part de Rolland, qu'enfin, à l'Hautil-sur-Triel, Ionesco, jouant son va-tout sur ma chance, me dit :

— Si un homme comme Rolland affirme que tu peux faire quelque chose qui soit *de nous*, allons le faire !

— Vos livres ont donc été écrits à l'Hautil ?

— Le premier seulement ; le second dans le sous-sol de Ionesco, qui me donna la possibilité d'écrire pendant six mois sans soucis matériels.

Sans soucis, mais non pas sans pleurs. Ces deux livres ont failli coûter à Ionesco sa situation et la paix de son ménage. Que de larmes une femme innocente a pu verser à ce moment ! Toute la rue criait : « Pourquoi tant d'affaires pour un fou qui baragouine deux mots de français ? »



*nerant'savia foundoti
nerant'sula mon condi ...*

Le premier livre s'acheva cependant ; je l'envoyai à Rolland qui répondit : « Toutes mes prévisions sont confirmées. Venez me voir. »

Cette entrevue eut lieu le 25 octobre 1922.

Il m'était arrivé, comme chef de délégation ouvrière, de me troubler devant un préfet de police. Chez Rolland, j'entrai, le cœur calme, pour rencontrer un homme aux yeux clairs, au visage gravement souriant, qui me dit, les mains tendues : « Vous voilà, Istrati ? Je veux beaucoup vous écouter. »

Je garde de cette première entrevue un souvenir ineffaçable, parce qu'elle roula uniquement sur mon sujet préféré : l'amitié. Pensant à la solitude qu'allait me réserver le Paris littéraire, Rolland me parla plus particulièrement de deux hommes auxquels il voulait me confier :

« Ce sont, dit-il, Jean-Richard Bloch, un de nos rares écrivains à l'esprit créateur, et Léon Bazalgette, au cœur chaud, l'apôtre de Walt Whitman. C'est au premier qu'incombera la lourde tâche de revoir vos manuscrits. »

En effet, je dois à Bloch seul, cette compréhension de *mon français*, qu'il a conservé intact, tandis que d'autres « metteurs au point » devaient, ailleurs, en faire fi.

— Et depuis ?

— J'ai pour Rolland une passion absolument filiale. Ce n'est point gratitude pour cette entrée miraculeuse qu'il m'a ménagée dans la littérature française, mais bien pour cet accueil d'homme à homme, et cette main tendue par dessus les montagnes.

Nous ne nous voyons et ne correspondons que bien rarement. Et cependant, je pense avec horreur au jour où il pourrait disparaître avant moi, car je ne vis que de passion amicale, et sans elle la mort m'est préférable. On le verra dans la suite d'*Adrien Zograffi*.

Eclatant de joie, je m'enferme alors trois mois dans le sous-sol de Ionesco, où j'écris *Kyra Kyralina* (qui est mon second et non mon premier livre. Mon premier est *Oncle Anghel*).

L'été suivant, me trouve, avec mon appareil, à Bagnoles-de-l'Orne et au Mont-Saint-Michel. En Août, j'échoue à Paramé. Mauvaise saison : pluie, froid, misère. Je couche dans un galetas où l'on n'accède que par la fenêtre ; ma détresse est telle que je ne sais ce que je vais devenir, quand, à une devanture de libraire, j'aperçois la revue *Europe*, dont la bande porte en gros titre : « Romain Rolland : *Un Gorki Balkanique*. » En dessous, mon nom et : *Kyra Kyralina*. Je tourne la tête vers l'imposante muraille de la vieille cité et je crie : « Je te salue, mon bonhomme, mais tu es dans la m... »

Vite, au bureau de poste ! Un télégramme à mon éditeur, et, quelques heures plus tard, me parvenaient mes premiers droits d'auteur : quatre cent cinquante francs.

— Et ce fut la fin de mes années de misère, mais ... je n'ai jamais eu *faim*, dans ma vie.

— Eh ! Quoi, Istrati, seriez-vous moins heureux qu'autrefois ?

— Vous l'avez deviné, Lefèvre. Si, en effet, ma vie fut farcie de misère, je n'ai jamais connu autrefois les angoisses d'aujourd'hui. Certes, j'ai eu mes petites peines, largement compensées par les grandes joies qui sont à la portée de tous et dont trop d'hommes font fi : la route, la forêt, la rivière, le soleil. Aujourd'hui, une formidable responsabilité pèse sur moi. En Orient, on ne badine pas avec les hommes qui ouvrent leur vie publique par des engagements de conscience. Rappelez-vous que mon premier article, ainsi que tous ceux qui suivirent, furent des articles de combat. Là est ma destinée.

Et de quoi ai-je l'air maintenant ? D'un homme de lettres ... A aucun moment de ma vie, je n'ai envisagé pareille déchéance ! Il ne me reste plus qu'à faire graver sur mes cartes de visite : *Panaït Istrati, homme de lettres !*

— Je sais que vous n'êtes pas un homme de lettres. Vous ne nierez pas cependant que l'apparition de votre premier livre ne vous ait causé quelque joie ?

— Une grande ! et nous étions même deux à la partager. Dès que Kyra parut aux étalages, nous avons acheté, Ionesco et moi, un exemplaire chez un libraire de la place Saint-Michel, où nous passions à ce moment-là. Dans une joie exubérante, nous nous enfermons dans un café et, comme un mystique, Ionesco dorlote ce bouquin en disant : « Ça, c'est de nous, mon vieux, de nous ! »

Quel était donc le sens caché de ce *de nous* ? Quelle joie contenue et pleine de promesses renfermait-il ? Était-ce parce qu'il y avait de par le monde un homme de lettres de plus ? Fichtre non ! Mais nous espérions que ce levier, qui, par la grâce de la France généreuse, se trouvait placé entre nos mains, nous permettrait de soulever une infime partie du fardeau qui écrase des anonymes comme celui que j'étais, il y a trois ans à peine !

Eh ! bien, il n'en fut rien. La vie m'oblige à réduire cet immense espoir à une petite existence d'hommes de lettres.

C'est en vain que des centaines et des centaines d'anonymes, mordus jusqu'au sang par cette vie, m'écrivent journallement, m'appelant à leur secours. Pour eux je ne puis rien. Je suis l'enchaîné de ma propre réussite.

Cependant, je crus un jour tenir la réalisation de mon espérance. A Nice, il y a trois ans, alors que j'étais avec mon appareil sur la Promenade des Anglais, un homme à l'allure vaillante et au visage jovial, me hèle en roumain : « Dis-donc, ce n'est pas toi, Istrati ? » C'est ainsi que je connus personnellement J. Rosenthal, qui n'était autre que le directeur des grands organes démocratiques où j'avais débuté d'une façon si brillante, vingt ans auparavant.

— Tu ne peux pas, Istrati, me dit cet homme de combat, n'être qu'un écrivain français. Tu sais dans quel état est ton pays. Je t'appelle dans notre mêlée ! Et comme je l'ai fait, alors que tu n'étais qu'un inconnu, les meilleures places de mes journaux sont à ta disposition. Crie ta colère et ton amour ! »

Pouvais-je rêver un meilleur emploi de ce « levier » dont je parlais tout à l'heure ? J'accepte. Un grand combat s'engage. Des milliers d'hommes s'arrachent les feuilles d'un bout à l'autre de la Roumanie, se disant : « Ça c'est de nous ! » Et pour vous donner un exemple de ma popularité roumaine, je vous citerai le cas de ce paysan des Carpathes : « Istrati, puisque tu peux tout aujourd'hui, ne voudrais-tu pas me procurer un alambic de Clermont-Ferrand ? »

Ce paysan fut un prophète ironique. En effet, cette puissance qu'il croyait illimitée, se réduisit en moins d'une année aux dimensions d'un ... alambic.

Rosenthal reçut à Bucarest un coup de poing américain qui faillit lui coûter la vie. Un autre coup, adroitement asséné par de chauds amis, le dépouilla des grands journaux qu'il avait mis à ma disposition.

Et sur ce rêve de combat, le rideau tombe parmi les applaudissements de la « Grande Roumanie » satisfaite.

C'est pourquoi, aujourd'hui, je me dis : Quelle naïveté de croire qu'un homme de lettres puisse faire mieux, pour ses admirateurs que de leur procurer un alambic.

— Mais votre dernier voyage en Roumanie, ne

fut-il pas ... triomphal ?

— Non. je suis allé voir la tombe de ma mère et serrer la main de l'oncle Dimi, le seul survivant de la famille de *l'Oncle Anghel*. La tombe était effondrée et l'oncle, un grand vieillard. Il me reçut, à son Baldovinsti. Les premières paroles échangées, il brandit triomphalement un numéro déjà ancien de *l'Adeverul Literar* où mon portrait et mon nom s'étaient sur toute la page.

— « Tu sais qui m'a donné ce journal ? Eh bien ! c'est le garde-marécage. Je n'ai pas changé, moi ! Je vais toujours chiper du roseau. Mais s'il est vrai que tu es devenu quelque chose, nous pouvons acheter une *mochia* (ferme) ? »

— Mais, mon oncle, une *mochia* suppose des îlots !

Oncle Dimi ouvrit les bras dans un geste fataliste :

— Eh ! mon pauvre ami, il faut choisir. Être un îlot ou avoir des îlots ».

Devant cette logique, je me suis incliné.

— ...

— Je ne vois dans mon cas qu'une aventure échafaudée sur un accident authentique et sanglant survenu dans ma vie.

Tant que les hommes devront attendre des accidents pareils pour pouvoir s'exprimer, je ne tiendrai pas mon exemple pour un succès.

Je suis pauvre et j'espère mourir pauvre, parce que je marche dans ma vie d'aujourd'hui, accompagné de l'immense famille des gueux rencontrés sur mes routes.

Je suis à la moitié de mon œuvre telle que je l'ai conçue pendant mes longues années de vagabondage. Quand j'aurai doublé le cap d'aujourd'hui, je déposerai la plume, je reprendrai les grandes routes d'autrefois et revivrai près de mes compagnons retrouvés des heures obscures et joyeuses, exemptes peut-être des lourdes responsabilités qui m'étreignent.

Ainsi, j'aurai donné mon plus bel exemple : se délivrer de ce qu'on porte en soi de meilleur, sans faire de cette délivrance une habitude et un métier. »



Tel est cet homme, l'un des plus grands conteurs du monde, dont la gloire déborde ses patries d'origine et d'adoption, puisque, fait unique peut-être dans le monde des lettres, ses œuvres sont, à l'heure actuelle, traduites en seize langues ! Pour une telle gloire, il faut plus qu'un écrivain ; il faut un homme. Et l'homme, ici, se sent à chaque ligne de l'œuvre. Vous le retrouverez partout, dans *Oncle Anghel*, le moribond, dans son trop humain *Stavro* (qui ouvre *Kyra Kyralina*), dans ce bagnard de *Codine*, et dans *Nerrantsoula* en fleurs.

Je ne le connaissais pas hier ; il est mon ami aujourd'hui ; il sera le vôtre demain.

Frédéric LEFEVRE.

PANAÏ ISTRATI ET LA MÉTAPHORE PATERNELLE

Voici, à la demande amicalement renouvelée d'Henri Courbis, quelques aperçus au sujet de ma thèse de Doctorat, la première en France à avoir été consacrée à Panaït Istrati.

Dans mon Mémoire de Maîtrise (1976 - Paris VIII), le premier aussi à avoir traité d'Istrati sur un plan universitaire, j'avais étudié la façon dont il avait résolu les difficiles problèmes que pose à tout narrateur le rendu de l'écoulement du temps, et ce particulièrement à propos des Récits d'Adrien Zograffi où les divers moments du temps semblent enchâssés les uns dans les autres. J'avais également traité la non-moins délicate question de la voix narrative, c'est-à-dire celle de la distribution entre plusieurs personnages de la fonction du conteur des différents récits : l'initial et les récits incorporés.

En effet, alors que la critique littéraire a tendu à transformer Istrati en une sorte de chemineau au grand cœur mû par le démon de l'aventure et un idéalisme simpliste, écrivant comme l'oiseau chante (un « bon sauvage » en somme !), j'avais, au contraire, été frappée par l'art avec lequel il résolvait les problèmes du Temps et de la Voix. Ce qui faisait de lui non pas le clochard naïf à l'orientalisme de carte postale que l'on nous présentait parfois, mais un écrivain véritable, d'une étonnante modernité, parvenant à se libérer du pesant modèle du roman bourgeois hérité du XIX^e siècle — modèle auquel il aurait pu être plus asservi qu'un autre en raison de sa formation d'autodidacte — non seulement de par ses thèmes mais essentiellement de par son écriture.

J'ai donc dans ma thèse retravaillé les problèmes d'écriture, par exemple quant à la rhétorique de Panaït Istrati.

A partir d'une étude structurelle des Chardons du Baragan principalement, où se retrouvent beaucoup des procédés formels en général employés par Istrati, j'ai tenté de montrer sur quels modes fonctionnent chez lui les figures du discours (tropes). J'ai mis en évidence comment certaines d'entre elles, spécifiques au mode paysan de création orale sont encastrées dans des modes de création autres, populaires au sens large ou régis par les codes écrits de la tradition romanesque. Cette souplesse dans le passage d'un registre à l'autre est l'une des raisons majeures de la fluidité et de la richesse de l'œuvre. Elle contribue à lui conférer sa couleur particulière et à donner une impression de subtil décalage par rapport au temps comme à la voix narrative. Ces tropes s'intègrent, bien sûr, à d'autres structures encore où la rigueur de l'écriture est dissimulée par l'aisance et la limpidité.

J'ai également considéré sous l'angle de ce que je nomme « La Métaphore paternelle » le problème fondamental de la langue d'écriture, c'est-à-dire de l'emploi par Istrati du français en place du roumain. Car Istrati est l'exemple très

rare d'un auteur d'origine sous-prolétarienne parvenant pourtant à faire œuvre d'écrivain dans une langue qui n'est pas la sienne, apprise sur le tard et sur le tas.

J'examine le douloureux trajet de Panaït-Adrien, à la fois auteur du texte dans sa réalité et personnage fictionnel. Partagé comme il l'est entre le roumain, langue de sa mère en laquelle il ne crée pas d'œuvre littéraire malgré l'évidence de ses dons, et le grec, langue de ce père qui l'avait abandonné en sa petite-enfance, grec qu'il tente d'apprendre alors qu'il n'est encore qu'un jeune garçon, sans y parvenir non plus à cause entr'autres de la mort de celui qui avait commencé à lui tenir symboliquement lieu de père.

C'est de cette mort que paraît s'inaugurer la longue quête de Panaït, à la recherche désormais de quelque chose qu'il lui semble en profondeur ignorer, situé au-delà même de l'inconnu, dont je crois avoir prouvé en me fondant au plus près sur le texte — car il ne s'agit pas dans ce travail de vagues intuitions — que c'est bien de la figure paternelle dont il est question, figure distribuée en de nombreux personnages (ou situations) et qui va se dérober toujours, ainsi qu'Ulysse vis-à-vis de Télémaque.

La rencontre avec Romain Rolland permet seule au conflit de se résoudre par l'adoption d'une langue tierce, qui n'est plus ni le roumain ni le grec mais le français, langue du père symbolique, lequel non seulement permet mais suscite l'écriture en exigeant que l'œuvre, enfin, vienne au jour.

C'est aussi sous l'angle de la métaphore paternelle en particulier, que j'étudie d'autres questions importantes, telle celle de l'utilisation par Istrati des si nombreuses formulations roumaines qui emplissent son œuvre. Ou encore, la rupture pour des raisons essentiellement politiques entre Rolland et Istrati, dont ce dernier souffrit beaucoup.

Les deux directions qui ont été miennes au cours de ce travail, la psychanalyse et la critique littéraire moderne, m'auront permis, je le souhaite, une avancée dans la connaissance de Panaït Istrati et de son œuvre. Mon travail est, naturellement, à la disposition de qui voudrait le consulter, que l'on s'adresse directement à moi, à la bibliothèque de Paris VIII ou à la bibliothèque universitaire de Nice où se trouve le Fonds-Panaït-Istrati auquel j'en ai donné deux exemplaires. Car quelle plus grande récompense y'a-t-il pour un chercheur que de savoir que ses travaux peuvent aider à leur tour d'autres chercheurs ? Cela se passe déjà ainsi pour moi à l'étranger et je m'en réjouis.

Je terminerai en disant que mon directeur de thèse, aussi amical qu'éclairant, a été M. Jean Bellemin-Noël, professeur de Lettres Modernes à Paris VIII, que j'ai rencontré l'accueil le plus compréhensif auprès de M^{lle} Baréa, conversatrice de la Bibliothèque universitaire de Nice et que j'ai eu la satisfaction de pouvoir adresser un exemplaire de cette thèse à Marcel Mermoz qui en était l'un des dédicataires. J'ai su par son entourage qu'il avait pu en prendre connaissance quelques jours avant la mort qui devait le frapper si brutalement, qu'il avait apprécié ce travail et cela également m'a été une grande joie.

-Un mot ultime : je n'ai pu indiquer dans ma bibliographie l'ouvrage majeur que Francis Conte a consacré à Christian Racovski, cette figure si importante de la vie d'Istrati, car je n'en

ai eu connaissance qu'a posteriori. Je ne saurais trop recommander cet ouvrage à tous ceux qui s'intéressent à Istrati car il apporte un éclairage inédit et capital au contexte historique où a vécu celui-ci (Francis Conte - Professeur à l'Université de Bordeaux III - Christian Racovski (1873-1941) - Essai de biographie politique)*.

Elisabeth S. GEBLESCO.
(28 août 1983).

* M. Francis Conte, que nous avons contacté, nous a précisé que son ouvrage étant épuisé, il convenait de le demander par le « système de prêt inter-bibliothèque » à la Bibliothèque universitaire de Bordeaux.

C.G.



POEME

Notre ami, Gérard Lemaire, a publié un nouveau recueil de poèmes « Flammes et Hommes » aux Editions Caractères (7, rue de l'Arbalète. 75005 Paris) et dont le « Monde » s'est fait l'écho.

Nous avons le plaisir de vous présenter l'un de ces poèmes inédits.

J'étais dans une armée qui achevait ses blessés
Sur quel front
Tant de draps épongaient le sang
Striures strates
Lits habités de corps sans forme
Blessés sans morts possibles
L'agonie était refusée à tout ce peuple
A l'existence imprécise

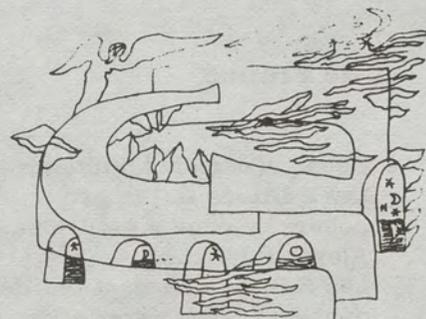
Draps de chairs
Sur les tables à manger Sur l'eau stagnante
Où les ordres disent
Qu'ils faut encore tuer
Méthodiquement

Draps des femmes écharpés
Suivies à distance par les lynx

Les soldats couraient entre les bancs de roseaux
Pour faire mourir les ultimes condamnés
Qui n'avaient que seule ressource

De maintenir leurs visages
Sous les rides d'un courant de plus en plus faible.

Gérard LEMAIRE.
(Novembre 1983 - Inédit).



Echos... Echos...

... de Roumanie

Notre ami, Alexandre TALEX nous communique toute une série d'informations (que nous sommes obligés de condenser) qui témoignent de l'abondance et de la diversité des initiatives que le Centenaire suscite dans la patrie d'ISTRATI :

- Les deux interviewes de Georges GODEBERT, président de notre Association, ont été retransmises au cours du mois de janvier 1984 : l'une dans le cadre de la **Revue littéraire T.V.** et l'autre dans le cadre de l'émission d'Andrei MAGHERU. Georges GODEBERT a notamment évoqué son travail à « France-Culture » en faveur de l'œuvre d'ISTRATI et son attachement profond au peuple roumain ainsi qu'à la Culture roumaine.
- **Dimanche 12 février 1984.** La télévision roumaine a présenté, dans le cadre de « l'Album du dimanche », une séquence « Panaït ISTRATI : témoignages inédits », au cours de laquelle, la femme de l'écrivain, Margareta ISTRATI a évoqué divers souvenirs inconnus jusqu'ici et d'une touchante sensibilité.
- **Vendredi 27 janvier 1984.** Dans le cadre de l'émission « Dialogues culturels » de Constantin VIȘAN, Alexandre TALEX a évoqué sa rencontre et son amitié avec ISTRATI.
- Signalons également que dans son numéro du 16 février 1984, « La Roumanie Littéraire » vient de publier une nouvelle étude, **tout à fait remarquable** de Mircea IORGULESCU : « Panaït ISTRATI, aventure épique et attitude éthique ». (Cet article sera publié dans notre prochain Cahier n° 28).
- Des extraits du n° 26 des Cahiers ont été présentés dans le cadre de l'émission hebdomadaire de Victoria DIMITRIU, « Atlas Culturel ».
- Relevons aussi, que pratiquement tous les Almanachs 84 roumains consacrent des articles à Panaït ISTRATI.
- Notons enfin, que les Editions Minerva ont actuellement à l'impression plusieurs ouvrages qui s'inscrivent tous dans le cadre du Centenaire ISTRATI. Nous reviendrons sur chacun d'eux dès leur parution.

... de France

- Deux événements littéraires :
 - **Les Editions Gallimard** publieront en librairie dès le 20 mars, dans la célèbre collection Blanche « Le pèlerin du cœur » de Panaït ISTRATI, choix de textes inédits pour la plupart, annotés et préfacés par Alexandre TALEX.
 - **Les Editions Grasset** ont décidé de publier à l'occasion du Centenaire « Les chardons du Baragan » dans leur nouvelle collection de poche « Les cahiers rouges ».
- La revue « Europe » consacrera un numéro spécial ISTRATI lors de sa livraison de janvier 1985.

France-Culture et le Centenaire. Le programme de France-Culture qui, en diverses occasions (Semaine culturelle roumaine, Colloque de Paris, en avril 1980) a honoré la mémoire d'ISTRATI en diffusant quelques émissions, a voulu cette année aussi, se mettre à l'heure du Centenaire.

C'est ainsi que sont d'ores et déjà prévues :

- une nouvelle diffusion de l'adaptation par notre ami Roger GRENIER, de « Oncle Anghel » et de « Présentation des Haidoucs » sous le titre générique de « COSMA » en 2 émissions.
- une relecture des principales œuvres d'ISTRATI par le critique Hubert JUIN.
- la réalisation très attendue, pour le 4^e trimestre de 1984, de l'évocation par Stéphane FRONTES « Kyra Kyralina », en deux émissions de 2 heures chacune.



Bibliographie

Nous pouvons vous procurer les ouvrages **actuellement disponibles en librairie** sur l'œuvre romanesque et la vie de Panaït Istrati :

«La jeunesse et la vie d'Adrien Zograffi» : en 4 tomes richement reliés. Editions Gallimard.

Tome I - 598 pages - Prix : 105,00 F

{ Kyra Kyralina
{ Oncle Anghel
{ Présentation des Haidoucs
{ Domnitza de Snagov

Tome II - 504 pages - Prix : 91,00 F

{ Codine
{ Mikhaïl
{ Mes départs
{ Le pêcheur d'éponges

Tome III - 582 pages - Prix 88,00 F

{ La maison Thüringer
{ Le bureau de placement
{ Méditerranée Lever du soleil
{ Méditerranée Coucher du soleil

Tome IV - 532 pages - Prix : 81,00 F

{ Les chardons du Baragan
{ Tsatsa Minnka
{ Nerrantsoula
{ La famille Perlmutter
{ Pour avoir aimé la Terre

Frais d'expédition par tome : 17 F

«Panaït Istrati, un chardon déraciné» de Monique Jutrin-Klener.
Editions Maspéro. 305 pages - Prix : 30 F, port : 9,50 F

«Vers l'autre flamme» de Panaït Istrati.
Collection 10/18. Presses de la Cité 347 pages - Prix 22 F, port : 9,50 F

Panaït ISTRATI



folio

A paraître dans le N° 28

- Panaït Istrati : « Aventure épique, attitude éthique » par Mircea Iorgulescu
- « Mort de Panaït Istrati », poème de Victor Serge

Les Amis de Panaït Istrati

Buts : l'Association des « Amis de Panaït Istrati », créée en 1969 par Edouard RAYDON, a pour but de susciter un renouveau d'intérêt pour l'œuvre de Panaït Istrati. Elle rassemble les amis du grand écrivain autodidacte en vue de faire rééditer ses œuvres et aussi de publier sa correspondance et ses inédits nombreux.

L'Association facilitera aux chercheurs, aux étudiants, les recherches sur l'œuvre d'Istrati, en rassemblant dans un « Centre de documentation Panaït Istrati », tout ce qui concerne la vie et l'œuvre de l'écrivain. Le « Centre de documentation Panaït Istrati » se trouve réalisé à la bibliothèque de l'Université de Nice, 100, boulevard Herriot, 06000 Nice.

Comité d'honneur

Edouard RAYDON et Jean STANESCO †,
Fondateurs de l'Association.
Marcel MERMOZ †, *Président de l'Association*
et animateur des « Cahiers » de 1976 à 1982.
Joseph KESSEL †, *de l'Académie Française.*
Président du Comité d'Honneur de 1968 à 1979

Mesdames :

Margareta ISTRATI, *Veuve de l'écrivain, Bucarest.*
Stéphane FRONTES, *écrivain, producteur à France-Culture.*
Monique JUTRIN-KLENER, *chargée de cours à l'Université*
de Tel-Aviv.
Eléni N. KAZANTZAKI, *écrivain, Genève.*
Frédérique LEFEVRE, *traductrice.*
Jeannette STANESCO.

Messieurs :

Marcel BARBU, *Fondateur des « Communautés de travail ».*
Bénigno CACERES, *Président de « Peuple et Culture ».*
Henri COLPI, *cinéaste, metteur en scène du film « Codine »*
Roger DADOUN, *écrivain, professeur à l'Université*
de Paris VIII.
M.A. DE JONG, *journaliste.*
Henri DESROCHES, *professeur à l'Ecole Pratique des Hautes*
Etudes et de l'Institut Coopératif.
Jean-Marie DOMENACH, *écrivain.*
Georges FRIEDMANN †, *sociologue, professeur à l'Ecole*
Pratique des Hautes Etudes.
Jean GUEHENNO †, *de l'Académie Française.*
Julien GORKIN, *écrivain.*
Roger GRENIER, *écrivain.*
Jean GUENOT, *écrivain, professeur à l'Université Paris VII.*
Michel HAMELET, *journaliste.*
Léo HAMON, *professeur à l'Université Panthéon-Sorbonne.*
Armand LANOUX †, *de l'Académie Goncourt.*
Georges MACOVESCO, *écrivain, ancien président l'Union*
des Ecrivains Roumains.
Edgar MORIN, *sociologue.*
Al. OPREA †, *écrivain et directeur du Musée de la Littérature*
Roumaine et de la revue « Manuscriptum », Bucarest.
Adamantios D. PAPADIMAS, *écrivain, Directeur du « Bulletin*
Littéraire », Athènes.
Yves REGIS, *Président des Coopératives Ouvrières*
de Production.
Alexandre TALEX, *journaliste et écrivain, Bucarest.*
VERCORS, *écrivain.*

Membres correspondants

Mesdames :

Maria COGALNICEANU, *professeur à Braila, Roumanie.*
Heinrich STIEHLER, *professeur à Francfort, RFA.*

Messieurs :

Barbu Al. EMANDI †, *écrivain, Roumanie.*
Alexandre TALEX, *journaliste et écrivain, Bucarest.*

Conseil d'administration et comité d'action

Président :

Georges GODEBERT.

Vice-Présidents :

Ilinca BARTHOUIL-IONESCO.
Henri COURBIS.

Secrétaire :

Christian GOLFETTO.

Trésorier :

Pierre ACCARD
90, rue Pierre Joigneaux
92270 Bois-Colombes.

Membres :

Roger DADOUN.
Elisabeth GEBLESCO
Hélène GUILLIERMOND.
Jean HORMIERE.
Frédérique LEFEVRE.
J.A. RAULT.
Jacqueline VEINSTEIN.

Toutes correspondances à :

Henri COURBIS,
2, Cité St-Exupéry
93100 Montreuil.

ou siège social :

« Les Amis de Panaït Istrati »
Christian GOLFETTO
18, rue Colbert
26000 Valence
Tél. (16-75) 41.08.42

Directeurs de publication :

Henri COURBIS.
Christian GOLFETTO.

Photocomposition assurée par :

Régine ATELIN
9, rue de Sully
26000 Valence

Imprimé par :

BINARD-REPROGRAPHIE
Le Pont de Bois
26270 Loriol-sur-Drôme.

BULLETIN D'ABONNEMENT à adresser au trésorier :
M. Pierre Accard, 90, rue Pierre Joigneaux, 92270 Bois-Colombes.

NOM :

Prénom :

Adresse :

Adhésion annuelle : 100 F.
C.C.P. 30 122 94 - La Source.

N° C.P.P.A.P. 58454